

PIERRE SAUREL

Lettre de l'au-delà



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 35

Lettre de l'au-delà

(ou – Libertas ?)

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 440 : version 1.0

Lettre de l'au-delà

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Retour précipité

Lorsque Marielle Fabien, installée devant sa télévision, eut noté les numéros que le comédien Yves Corbeil nommait pour les divers tirages des loteries provinciales, elle se mit à vérifier ses billets. Son mari et elle, toutes les semaines, achetaient chacun un billet de « la mini », chacun « un provincial » et ils prenaient ensemble quatre billets de la loterie 6/36.

Pour ce dernier tirage, ils procédaient au choix des numéros tous les lundis. Ils plaçaient dans un petit verre des numéros inscrits sur un bout de papier ; il y avait en tout les 36 numéros. Ils les tiraient un à un, remplissaient les quatre cartes et Roger s'empressait d'aller acheter les billets afin d'avoir droit au tirage des mise-tôt.

Marielle mit de côté les deux premiers billets.

« Encore rien à la mini. En un an, on n'a gagné qu'une fois : cinquante dollars. »

À la « provinciale », les Fabien n'avaient jamais été chanceux. Par contre, à la 6/36, de temps à autre ils avaient touché des sommes variant entre cinquante et cent dollars avec quatre chiffres gagnants sur six.

Marielle en était rendue à vérifier les quatre billets de la 6/36. Elle jeta le premier d'un petit air rageur. Le second prit également la route de la poubelle.

« 1, nous l'avons, 7 également, 17, nous l'avons encore, 19... nous gagnons quatre sur six. »

Nerveuse, elle n'osait pas vérifier les deux derniers numéros.

Enfin, elle jeta un coup d'œil à son billet.

« 31... nous gagnons cinq sur six... cinq sur six. »

Si calme d'habitude, elle sentait maintenant son cœur battre comme s'il avait voulu se frayer un chemin hors de sa poitrine. Elle prit une

longue respiration.

« 36. »

Ses yeux s'embruèrent, ses mains tremblaient. Elle voyait bien un X tout au bas de la feuille, mais était-ce 35 ou 36 ? Elle tremblait trop pour bien voir. Elle déposa son billet devant elle, ferma les yeux durant quelques secondes, puis regarda le billet.

Non, ça ne se pouvait pas ; pourtant c'était bien le 36 qui était marqué d'un X.

« Du calme, Marielle, du calme. Tu as dû te tromper. »

Elle revérifia tous les chiffres. Aucune erreur possible, elle touchait le gros lot. S'il n'y avait qu'un seul gagnant, elle et son mari se partageraient plus de 850 000\$.

Tout se mit à tourner dans la maison. Marielle aurait voulu crier, sauter, danser, mais ses jambes, molles comme du « jello », ne pouvaient même plus la porter.

Elle mit près de cinq minutes à retrouver ses esprits. Enfin calmée, elle se leva, se rendit au

téléphone, composa lentement un numéro et demanda à parler à Roger Fabien. Roger était garde de sécurité. Il gagnait un peu plus que le salaire minimum et songeait souvent à changer d'emploi, mais à cause du chômage, de la mauvaise situation économique, il était obligé d'attendre.

– Je regrette, mademoiselle, monsieur Fabien ne peut prendre d'appel.

– Je sais, mais quand il aura un moment libre, demandez-lui de téléphoner à sa femme, c'est extrêmement urgent.

À peine cinq minutes plus tard, Roger rappelait.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais que les patrons détestent que nous recevions des appels. C'est si important ?

– Oui. Je vais te demander une chose, Roger, sois calme, ne dis pas un mot, ne crie pas, continue ton travail comme si de rien n'était.

– Mais que se passe-t-il ? Encore ton frère, je suppose ?

– Pas du tout. C’est la loterie... la 6/36... on gagne, un assez beau montant.

– Encore 4 sur 6 ?

– Mieux que ça.

– 5 sur 6 ?

– Non... le gros lot.

Il y eut un long silence, enfin Roger réussit à murmurer :

– Tu es certaine de ça, tu as bien noté les chiffres ?

– Oui et j’ai vérifié à deux reprises. Nous avons les six chiffres. Faut pas s’emballer, Roger, il y aura probablement plus d’un gagnant, nous devons partager le gros lot.

– Ça ne se peut pas, je n’ose pas le croire.

– Continue ton travail, Roger. Je vais appeler au poste de télévision, vérifier les chiffres une autre fois. Entre tout de suite à minuit lorsque tu auras terminé, je t’attends. Surtout, pas un mot.

Marielle fit exactement ce qu’elle avait dit. Elle vérifia les chiffres gagnants une fois de plus.

Aucune erreur. Le couple allait toucher le gros lot. Il était possible de faire des rêves.

Les Fabien n'avaient pas de parenté, à l'exception de Réjean Aubry, le frère de Marielle. Mais ce dernier était « vieux garçon », il les fréquentait très peu et surtout il refusait de parler de son travail. Il ne manquait pas d'argent, c'était un homme honnête, mais quand on abordait le sujet de ses activités, il refusait toujours de répondre. Il avait de nombreux amis dans la politique, il se rendait souvent à Ottawa et on le soupçonnait d'accomplir certaines missions importantes pour le compte du gouvernement.

Marielle aurait voulu téléphoner à son frère ou à des amis, mais elle décida d'attendre le retour de Roger. Son mari avait toujours faim quand il revenait de son travail. Marielle dressa la table, sortit ses plus beaux couverts et ses chandeliers de cristal, dont elle ne se servait jamais. On allait fêter ça.

Vers onze heures trente, elle appela la pâtisserie Saint-Hubert et commanda deux demi-poulets.

Roger conservait une bouteille de vin de qualité qu'il avait reçue en cadeau. On ne devait l'ouvrir que le jour de l'anniversaire de mariage, mais une occasion spéciale comme ce soir ne se présentait pas souvent.

Et c'est dans la joie et l'allégresse, en caressant des dizaines de projets, que le couple célébra l'arrivée de cette fortune qui leur tombait littéralement du ciel.

Le dimanche matin, elle apprit par les journaux qu'ils étaient les seuls gagnants du gros lot. Ils toucheraient exactement 882 456,89\$.

– Et je donne ma démission dès demain. Il y a longtemps que je veux quitter mon emploi et envoyer promener mes patrons, je vais en profiter.

– Surtout, Roger, ne dis pas pour quelles raisons. Nous demanderons à la direction des loteries de taire notre nom si c'est possible. Ils ne sont pas obligés, nous nous engageons, en achetant un billet, à promouvoir les loteries, mais je suis certaine qu'on peut faire des exceptions.

Prévenu, Réjean Aubry, le frère de Marielle, décida aussitôt :

– J’irai avec vous, lundi, quand vous toucherez la somme. J’ai des amis là-bas. Je tâcherai de les convaincre de ne pas dévoiler votre nom. Autrement, vous serez engloutis par la foule des vendeurs de tout genre, par les courtiers, les experts en placement. Fiez-vous plutôt à votre gérant de banque. Et si je peux vous aider, je le ferai.

– Réjean, Roger et moi, nous en avons parlé. Tu es notre seul parent, nous allons te donner cent mille dollars.

– Non, je ne veux pas un sou. Je n’en ai pas besoin.

– Allons donc, tout le monde a besoin d’un surplus d’argent.

– Votre geste me touche profondément, mais je refuse, je ne saurais que faire de cet argent.

Et en riant il ajouta :

– Je ne vivrai sûrement pas assez longtemps pour le dépenser.

– Pourquoi dis-tu ça ? Tu es malade ? Toi, tu me caches quelque chose.

– Mais non, pas du tout. Je blaguais.

Marielle aurait aimé lui poser des questions sur son travail. Elle savait que son frère courait des dangers. Il lui arrivait très souvent de déménager. Jamais son numéro de téléphone ne paraissait dans l'annuaire et, à deux reprises, il avait loué des appartements sous un nom d'emprunt. Roger était persuadé que son beau-frère était un agent secret... ou peut-être un chef du milieu de la pègre.

Cette dernière remarque avait blessé la susceptibilité de Marielle. Elle disait qu'elle connaissait bien Réjean et que jamais il ne ferait quelque chose de contraire à la loi.

Les semaines qui suivirent furent débordantes d'une activité fébrile. Les Fabien placèrent leur argent dans des obligations, dans des dépôts garantis, qui ne présentaient aucun risque.

Roger, excellent bricoleur, avait communiqué avec un ami qui possédait une petite boutique et

qui excellait dans les réparations de tout genre. Les deux hommes allaient s'associer, Roger travaillerait enfin dans ce qu'il aimait et, surtout, il serait son propre patron.

Mais le couple caressait un projet depuis de nombreuses années, celui de visiter l'Europe et surtout l'Italie.

– Et dès mon retour, nous ouvrirons notre nouveau commerce, avait-il dit à son ami. En attendant, mets-toi à la recherche d'un autre local, informe-toi auprès des agences de publicité pour organiser une campagne et, à mon retour, nous mettrons tout en branle.

– Vous serez partis longtemps ?

– Six semaines, exactement. Durant les trois premières semaines, nous visiterons l'Espagne, la France, une partie de l'Allemagne et nous passerons les trois autres semaines à Rome. Mais nous en profiterons pour visiter Venise et d'autres villes.

Et il donna une adresse à Rome.

– Nous logerons à cet hôtel les trois dernières

semaines. Si jamais il y avait quelque chose de spécial, tu pourras me joindre à cet endroit.

Le voyage fut merveilleux. Les Fabien revivaient l'amour, tout comme aux premiers temps de leur mariage. Le voyage tirait à sa fin. Déjà quatre semaines s'étaient écoulées.

– Nous avons sept cent mille dollars placés à 10 p. 100. Ça rapporte soixante-dix mille dollars d'intérêts par année, dit Roger. On pourrait passer notre vie à voyager.

– Et tu deviendrais paresseux. Non, Roger, il faut reprendre une vie normale. Moi, la vie de millionnaire, ça ne me convient pas du tout.

Il attira sa femme dans ses bras :

– Si tu n'avais pas été avec moi, je serais déjà rentré au Québec. Je commence à trouver le temps long. Ne t'inquiète pas, je ne deviendrai jamais un oisif. J'aime trop travailler.

Mais ce soir-là, en entrant à l'hôtel, madame Fabien reçut un télégramme.

– Nous l'avons reçu ce matin, madame.

Inquiète, la jolie Marielle déchira rapidement

l'enveloppe. Son mari la vit pâlir à vue d'œil.

– Marielle, qu'est-ce qu'il y a ?

– Réjean... c'est pas possible !

Roger lui arracha le télégramme des mains. Un cousin éloigné avait pu trouver leur adresse en Italie. Il leur apprenait que, malheureusement, Réjean venait de succomber à une crise cardiaque.

– Pauvre Marielle, sois courageuse. Ça devait arriver tôt ou tard. Réjean a déjà fait un infarctus, il y a quatre ou cinq ans.

Marielle, tout en essuyant ses larmes, murmura :

– Il devait se sentir malade. C'est pour cette raison qu'il a refusé l'argent que nous voulions lui donner. Il n'a pas osé m'avouer la vérité. Roger, il faut rentrer au plus tôt.

– Si c'est possible. Dès demain, je m'informerai pour des billets de retour. Mais dis-toi que tu ne peux rien faire. Lorsque nous arriverons au Québec, tout sera terminé.

Le lendemain, pendant que Roger visitait les

diverses compagnies d'aviation afin de pouvoir hâter leur retour, un jeune garçon en livrée venait frapper à la porte de la chambre.

– Madame Fabien, dit-il avec un fort accent italien.

– Oui.

– Vous avez reçu une lettre du Canada. Si vous voulez signer ici.

Marielle jeta un coup d'œil sur l'enveloppe et son cœur fit un bond. Elle venait de reconnaître l'écriture de son frère.

Elle ferma rapidement la porte, déchira l'enveloppe et en sortit la lettre. Elle était bien signée par Réjean.

« Il a dû se sentir malade, nous l'écrire. »

Elle commença la lecture.

« Bonjour vous deux,

J'espère que vous faites un excellent voyage. Sachez en profiter, la vie est tellement courte. Pour moi, ça ne va pas très bien. Oh, je suis en

excellente santé, mais il y a des complications dans mon travail. J'ai commis une erreur qui pourrait même me coûter la vie. Marielle, tu es la seule au courant de cette situation. Si jamais il m'arrivait quelque chose, souviens-toi d'Amian, cet ami qui te créait des angoisses. Tu te souviens de nos séjours dans les Laurentides ? Que de souvenirs ! À bientôt, je l'espère. Si, à votre retour, je ne suis plus de ce monde, ne me regrettez pas. Essaie simplement de savoir exactement ce qui m'est arrivé.

Adieu, Réjean »

Lentement, Marielle relut la lettre. Qu'avait donc voulu lui dire Réjean ? Selon le télégramme, sa mort avait été tout à fait naturelle et pourtant, dans cette missive, il disait en toutes lettres qu'il craignait d'être assassiné.

« Et ce passage où il parle d'Amian, c'est complètement illogique. » Amian n'avait jamais existé. C'était un compagnon imaginaire que Réjean s'était créé alors qu'il était enfant. Il disait s'amuser dans la montagne avec Amian. Il

racontait des aventures prétendument arrivées à cet ami. « Pourquoi me parlait-il de ça ? Je ne comprends pas. »

Aussi, lorsque Roger revint, elle s'empressa de lui faire lire la lettre de Réjean.

Fabien questionna sa femme sur le fameux Amian. Mais ce personnage n'était que le fruit de l'imagination de Réjean.

– J'ignore pourquoi il m'a rappelé ces souvenirs. Nous étions enfants. Pourquoi, Roger ? Que lui est-il arrivé ? A-t-il réellement subi une crise cardiaque ? Il a commis une erreur. Il ajoute que cette erreur pourrait lui coûter la vie.

Roger réussit à calmer son épouse.

– Nous partons pour le Québec, dans deux jours. En arrivant là-bas, nous remettons ta lettre à la police. On ouvrira sûrement une enquête. Puis, quelques instants plus tard, il demandait à son épouse :

– Réjean t'a sûrement parlé de son travail. Quelles études a-t-il faites exactement ?

– Il est allé à l'université. Il se spécialisait

dans les affaires. Nous nous fréquentions très peu. Une seule fois il m'a dit qu'il travaillait pour une grosse organisation, mais il a refusé de m'en donner le nom.

Et Roger se souvenait que chaque fois qu'il avait abordé le sujet avec son beau-frère, ce dernier détournait toujours la conversation.

Une seule fois, il avait dit une phrase qui avait jeté une faible lueur sur son travail.

– Disons que je mène des enquêtes pour le compte d'une maison. Mais je ne suis pas détective privé. Ne m'en demande pas plus, Roger.

Jamais Réjean ne s'était plaint des difficultés auxquelles il faisait face dans ce mystérieux travail.

– Lorsque nous avons gagné le gros lot, il a refusé la part qu'on lui offrait, disant que ça lui serait tout à fait inutile. Roger, j'ai peur...

– Allons, calme-toi ma chérie. Sitôt que nous serons de retour à Boucherville, je demanderai une enquête.

Et le couple avait dû écourter ses vacances. Deux jours plus tard, ils prenaient place à bord d'un Boeing 747 qui devait les ramener au Québec.

*

– Monsieur Bernard Lupien, s'il vous plaît.

– C'est moi.

– Ici Roger Fabien, le mari de Marielle.

Au bout du fil, l'homme demanda aussitôt :

– Vous me téléphonez d'Europe ?

– Non, nous sommes de retour au Québec.

Nous avons reçu votre télégramme, Bernard, et nous avons immédiatement décidé de rentrer.

Nous venons tout juste d'arriver et Marielle aimerait bien vous voir, pour savoir ce qui s'est passé exactement.

Bernard Lupien réfléchit quelques secondes, puis il dit :

– Je saute dans ma voiture. Dans trente

minutes je serai à Boucherville.

Et une vingtaine de minutes plus tard, une voiture s'arrêtait devant le bungalow qu'habitaient les Fabien, sur la rue Pierre-Boucher à Boucherville. Un homme d'une quarantaine d'années en descendit.

Aussitôt, la porte de la maison s'ouvrit et Marielle Fabien alla à sa rencontre.

– Bernard, comment vas-tu ? Ça fait des années que nous ne nous sommes pas vus.

Ils s'embrassèrent, puis Marielle conduisit Bernard Lupien à l'intérieur. Roger les attendait. Il serra la main de ce cousin de sa femme qu'il n'avait rencontré que deux ou trois fois.

– Assoyez-vous, Bernard. Vous prenez quelque chose ? Une bière ? J'ai également du gin, de la vodka...

– Une bière, je vous remercie.

Marielle servit les deux hommes, puis elle vint s'asseoir près de son mari. Bernard, dans un large fauteuil, leur faisait face.

– Que s'est-il passé exactement, Bernard ?

– C’est assez simple. Une voisine s’est inquiétée. La voiture de Réjean était stationnée devant sa maison depuis plus d’une journée. Dans la maison, les lumières étaient restées allumées. Elle a pensé qu’il pouvait être malade. Réjean habite seul. Donc, cette dame a téléphoné chez lui et, ne recevant pas de réponse, elle s’y est rendue. Elle a sonné à la porte. Personne n’a répondu mais elle a vu que la porte n’était pas fermée à clef. Elle est entrée. Elle a trouvé Réjean étendu sur son lit. Le téléphone était près de lui et il y avait un petit calepin ouvert au nom d’un médecin. Tout de suite la femme a compris. Réjean s’était senti mal et avait sans doute voulu appeler son médecin. La femme a donc téléphoné à celui-ci. Il s’est rendu rapidement à la maison pour constater la mort de Réjean.

Roger coupa la parole au cousin :

– La police n’a pas été prévenue ?

– Selon le médecin, Réjean était mort depuis trois ou quatre heures ; c’était une mort naturelle. Il souffrait du cœur. Il avait déjà fait une crise cardiaque. Le médecin a même dit qu’il lui avait

déjà proposé une opération à cœur ouvert qui aurait pu prolonger ses jours, mais Réjean avait refusé. Le médecin a signé le certificat. Dans les affaires de Réjean, il a trouvé une carte. S'il lui arrivait quelque chose, il fallait vous prévenir. Aussi, le médecin a cherché à vous joindre, mais il a appris que vous étiez en Europe. Mon nom venait en second sur la liste. On m'a donc téléphoné. Je me suis occupé de tout, j'ai vu le notaire de Réjean. Il te laisse toute sa fortune, Marielle. Une courte cérémonie a été célébrée au salon mortuaire et Réjean a été enterré dans le cimetière, tout près de vos parents. Voilà toute l'histoire. J'ai pensé vous prévenir par télégramme, mais je regrette d'avoir écourté vos vacances.

Roger se leva et se dirigea vers la cuisine.

– Marielle, viens ici une seconde. Je prendrais bien un café. Et vous, Bernard ?

– Non, je vous remercie.

Marielle rejoignit Roger dans la cuisine.

– Pas un mot de la lettre de Réjean. Je m'en

occuperai dès demain.

Il revint auprès de Bernard Lupien.

– Nous ne voyions Réjean que très rarement. Vous savez pour qui il travaillait ?

– Il s'est occupé de politique. Je sais qu'il faisait partie d'une secte secrète ou quelque chose du genre. Vous savez, Roger, Réjean était un drôle de type. Vous avez déjà parlé de politique avec lui ?

– Jamais.

– Il parlait souvent de révolution. Il n'était pas séparatiste, non. Il était contre le pouvoir. Il aurait aimé voir la masse, les ouvriers, diriger le pays. C'était un idéaliste. Il avait très peu d'amis. J'ai fait paraître un mot dans le journal de Montréal pour annoncer son décès, mais aux funérailles il n'y avait que trois hommes, à part Céline et moi. Ces trois types m'ont dit avoir connu vaguement Réjean. Ils n'ont pas donné plus de détails.

Et ce soir-là, lorsque Bernard Lupien quitta la demeure de ses cousins, ces derniers n'en

savaient guère plus long. Le mystère entourait toujours la mort de Réjean Aubry.

– Demain, j’irai voir les policiers. Je leur poserai quelques questions. Je leur montrerai la lettre que tu as reçue en Italie.

Et le lendemain soir, lorsqu’il revint à la maison, Roger tenta de rassurer son épouse.

– J’ai vu les policiers. Il n’y a pas eu d’enquête. Ce n’était pas nécessaire. Le docteur Bouvier habite Longueuil, il est connu de tous, il soignait Réjean depuis quelques années. Plusieurs personnes savaient qu’il était cardiaque et sa mort n’a surpris personne.

– Tu leur as montré la lettre ?

– Oui. Ils affirment que c’est la lettre d’un homme qui se sentait malade. Il dit avoir commis une bêtise, une erreur qui pouvait lui coûter la vie. Selon les policiers, la solution est simple : il a fait un travail qui l’a épuisé, il a dû dépenser trop d’énergies et il s’en est rendu compte. Il se savait très malade. Il a voulu te rappeler de bons souvenirs. Les policiers disent même qu’il devait

avoir bu pour écrire cette lettre, pour parler de personnages de son enfance. Tu sais que Réjean buvait beaucoup ?

Marielle était surprise.

– Non, au contraire, je l’ai rarement vu avec un verre à la main.

– Eh bien, il ne recevait jamais d’amis chez lui et pourtant, on a trouvé plusieurs bouteilles d’alcool, la plupart vides. Tout s’explique.

– On t’a parlé du travail de Réjean ? As-tu pu enfin réussir à savoir ce qu’il faisait ?

– Oui. Il était le représentant d’une organisation mondiale, une organisation révolutionnaire qui n’a que quelques adeptes ici, au Canada. Tu as déjà entendu parler des Libertas ?

– Jamais.

– Réjean faisait partie de cette secte, une secte religieuse et politique. Il avait pour tâche de recruter des membres ici, au Québec. Réjean recevait un salaire pour ce travail. Il avait un tout petit bureau à Montréal, pas de secrétaire, il

travaillait seul. Allons, il faut tout oublier, Marielle. Ton frère a senti que sa dernière heure était arrivée et il a voulu t'écrire un mot, te rappeler des souvenirs. Il avait bu...

Mais Marielle n'écoutait plus son mari. Dans sa lettre, Réjean se disait en bonne santé.

« Je veux en savoir plus long. La police aurait dû enquêter. Je ne laisserai pas tomber cette affaire. Je veux aller jusqu'au bout. »

Et elle songeait à un homme qui accepterait peut-être d'enquêter.

« Robert Dumont, ce fameux Manchot qui aime faire éclater la justice. Oui, j'irai le voir. Je suis prête à dépenser une partie de ma fortune pour connaître la vérité. »

II

Autopsie

Candy Varin, l'aguichante blonde qui travaillait depuis plus de deux ans comme détective privé à l'agence du Manchot, n'appréciait pas du tout l'arrivée de cette nouvelle secrétaire, Danielle Louvain.

Grande, les cheveux très noirs, fort jolie, beaucoup plus mince que Candy, Danielle ne passait jamais inaperçue. Elle n'était certes pas aussi « sexy » que Candy, mais elle possédait un charme tout aussi troublant.

Robert Dumont l'avait rencontrée au cours d'une de ses aventures. Cette fille, qui avait tout d'abord fait son cours de sténo-dactylo, avait abandonné le métier de secrétaire pour devenir cascadeuse dans des films canadiens.

Elle adorait le risque et elle était un as du volant. Elle avait même participé à quelques courses de « stock-cars » et, en travaillant comme cascadeuse, elle croyait pouvoir se faire remarquer d'un réalisateur et peut-être se créer une place au firmament des étoiles du cinéma.

Le Manchot était justement à la recherche d'une secrétaire. À la suite d'une blessure sérieuse, la jeune Canadienne de descendance japonaise, la jolie Yamata, devait passer plusieurs semaines dans une maison pour convalescents.

– Sitôt qu'elle sortira de l'hôpital, je l'épouserai, avait dit Michel Beaulac, le premier assistant du Manchot.

Il n'était donc pas question que Yamata revienne au travail avant un long temps. Corinne Dumont-Spalding, la mère du Manchot, cette petite bonne femme qui adorait jouer les femmes détectives, avait fait son possible pour tirer son fils d'embaras.

Si la petite Corinne pouvait fort bien remplir le travail de réceptionniste, elle ne pouvait taper à la machine et, sans l'aide de Candy, le courrier

aurait subi de sérieux retards.

Aussi, Robert Dumont avait-il décidé d'engager une secrétaire ; il avait fait plusieurs entrevues et, à la surprise de tous, il annonça l'engagement de la jolie Danielle Louvain, qui n'avait même pas fait de demande d'emploi.

– Non seulement elle sera une excellente secrétaire mais en plus, de temps à autre, elle pourra nous être utile dans nos enquêtes.

Candy ne craignait pas du tout pour son emploi. Elle avait déjà rendu de fiers services à l'agence et elle était devenue indispensable.

Mais, même si elle n'avait jamais osé se l'avouer, Candy aimait Robert Dumont, le Manchot.

Cependant, cet ex-policier préférait garder sa liberté. Il vivait régulièrement des aventures passagères, il avait beaucoup de succès auprès de la gent féminine, mais il ne voulait plus s'attacher à une seule femme.

« J'ai aimé une fois ; j'étais décidé, je devais me marier, avait-il raconté à sa mère, mais ma

fiancée a été bêtement assassinée au cours d'une aventure. J'ai eu ma leçon. Maintenant, l'amour, c'est fini pour moi. Je suis un homme normal, j'aurai des aventures, mais mon cœur restera toujours froid. »

Et surtout, le Manchot ne voulait pas d'aventures sentimentales entre ses employés. Il avait engagé Yamata, mais il l'avait regretté presque aussitôt. Les amours de Michel et de Yamata lui avaient causé bien des ennuis et le tout avait failli se terminer par une autre mort violente.

Le Manchot n'était pas insensible aux charmes de la plantureuse Candy. À quelques reprises, il avait failli laisser sa passion l'emporter. Candy semblait consentante. Mais Robert Dumont avait su la repousser au bon moment. Secrètement, Candy ne désespérait pas. « Un jour, Robert en aura assez de vivre seul. Il me suffit d'être patiente. »

Souvent le Manchot l'invitait au restaurant, une fois le travail terminé. Ils avaient échangé quelques baisers, parfois passionnés. Candy

sentait qu'un jour il succomberait. Rares étaient les hommes qui pouvaient lui résister.

Mais depuis que cette Danielle avait fait son apparition, le Manchot n'avait d'yeux que pour elle. Tous les matins, contrairement à ses habitudes, il arrivait au bureau tiré à quatre épingles. Il confiait beaucoup plus de travail à Candy et à Michel, préférant recevoir les clients. Il était clair qu'il voulait demeurer au bureau.

Le Manchot avait bien dit à sa mère :

– J'aurai du travail pour vous, maman. Il vous faudra tout d'abord aider la nouvelle venue. Ensuite, il se peut que je vous garde comme réceptionniste. Vous savez, la section de notre agence qui s'occupe de la sécurité prend de plus en plus d'ampleur et je compte agrandir mes bureaux. Vous pourriez devenir la gérante de cette section.

Et pourtant, trois jours après l'arrivée de Danielle Louvain, le Manchot confiait à sa mère un travail de classification des dossiers de l'agence.

– Vous allez apporter tous ces dossiers à votre appartement, maman ; vous allez les réviser et vous rédigez une note sur chacun d’eux ; vous en ferez ensuite la compilation. Vous avez du travail pour au moins un mois.

Corinne avait répliqué :

– Je pourrais me servir du second bureau, celui de Candy et de Michel. Ils ne sont jamais là. Il suffirait que j’arrive à dix heures du matin et que je parte à seize heures.

– Maman, vous savez comme moi qu’ici, certains jours, c’est un va-et-vient continuel. Nous sommes déjà trop à l’étroit.

Corinne regarda son fils puis ajouta :

– J’ai l’impression, mon garçon, que tu ne détestes pas te retrouver seul avec ta nouvelle secrétaire.

– Qu’est-ce que vous allez chercher là ? Tenez, je vais vous faire un aveu, dit Robert avec un sourire malicieux. Ça fait exactement trois jours que je ne suis pas retourné chez moi et je n’étais pas avec Danielle.

– Tu crois me scandaliser ? Depuis que Yamata est à l’hôpital, je me sens bien seule dans le petit appartement que j’habite en temps normal avec elle. Eh bien, sache que ta mère, malgré son âge, ne déteste pas l’amour, elle non plus. Moi, j’entre à la maison tous les soirs, mais rarement seule.

Le Manchot devina que sa mère blaguait, même si elle paraissait aussi sérieuse qu’un pape parlant *ex cathedra*.

Ce matin-là, la jolie Candy sortit de son bureau et se dirigea vers celui de son patron.

– Un instant, mademoiselle Candy.

– Il est occupé ?

– Non, mais il attend une visiteuse qui ne devrait pas tarder, j’ai pris un rendez-vous pour lui.

– Il veut me voir.

– Eh bien, faites ça rapidement. À l’avenir, je demanderai à monsieur Dumont de s’adresser d’abord à moi avant de convoquer ses adjoints. Autrement, ce sera toujours le désordre dans ce

bureau. Je vais y mettre le holà.

En voyant entrer sa blonde acolyte, le détective privé remarqua :

– Tu es plus jolie que jamais ce matin. Tu sais que je déteste tes robes trop décolletées. Cette dernière te sied à merveille et je te félicite, tu as une nouvelle coiffure qui te va à ravir.

– Merci, Robert, il est temps que vous le remarquiez, ça fait trois jours que j’ai changé ma coiffure et je porte la même robe qu’hier. Alors, qu’y a-t-il, faites vite, mademoiselle Danielle m’a dit que je ne devais demeurer dans votre bureau que quelques instants. Elle a pris un rendez-vous pour vous, à votre insu.

– Il faut lui pardonner, elle est nouvelle. Je lui donnerai des directives précises.

Et le Manchot transmet immédiatement ses ordres à Candy et lui donna du travail pour une partie de la journée.

– Comme ces enquêtes ne sont pas urgentes, téléphone à l’agence au cours de l’avant-midi. Danielle te dira s’il y a du nouveau.

– C'est elle qui donnera les ordres ?

– Qui les transmettra. Dis donc toi, remarque le détective, cette nouvelle secrétaire ne semble pas te plaire ?

Candy haussa les épaules :

– Elle me laisse complètement indifférente. Cependant, je crois qu'elle vous serait plus utile sur la route qu'au bureau. C'est un simple avis.

Et Candy sortit du bureau avant même que le Manchot puisse répondre. Aussitôt, le détective appela Danielle.

– Vous avez pris un rendez-vous pour moi ?

– Oui. Je ne voulais pas vous déranger inutilement. Je savais que vous aviez une heure de libre au début de l'avant-midi et ça semble être une histoire passionnante.

– Ce n'est pas à vous de juger, Danielle, mais à moi. Je vous demande de me consulter à l'avenir avant de fixer un rendez-vous.

– Et si vous n'êtes pas là, je dois envoyer promener tous les futurs clients ?

– Pas du tout. Vous notez le nom, l’adresse, le numéro de téléphone et je rappelle ces gens. J’ai deux enquêteurs réguliers à mon service ; avec moi ça fait trois. J’en engage d’autres de temps à autre. Il faut absolument que vous me consultiez avant de prendre toute initiative.

Le Manchot vit tout de suite, au petit air que fit sa nouvelle secrétaire, que cette dernière remarque ne lui avait pas plu. Aussi, il s’empressa d’enchaîner :

– Qu’est-ce que c’est que cette affaire qui a semblé vous passionner ?

– Un homme mort, d’une crise cardiaque. On l’a trouvé chez lui. Il n’y a pas eu d’enquête de police. Le médecin a signé le certificat, l’homme a été inhumé. C’est un cousin éloigné qui habite Montréal qui s’est occupé des obsèques. Or, la victime avait une sœur, en voyage en Europe. C’est cette dernière qui veut vous engager. Elle a reçu une lettre de son frère en Italie et, dans cette lettre, il dit qu’on veut l’assassiner.

– Cette dame n’a qu’à s’adresser à la police officielle !

– Elle l’a fait, mais on a classé l’affaire rapidement. Elle n’a pas donné tous les détails, mais elle n’est pas satisfaite du tout.

Et, s’approchant du bureau, elle se pencha pour ajouter :

– Et puis, Robert... je puis vous appeler Robert, n’est-ce pas ?...

– Quand nous sommes seuls, oui, mais jamais devant les employés.

– Cette dame Fabien a gagné presque un million de dollars à la loterie provinciale. J’ai donc cru qu’une cliente comme elle devenait doublement intéressante.

– Pas nécessairement, répondit sèchement le Manchot. Il n’y a pas que l’argent qui compte.

À ce moment précis, une sonnerie se fit entendre. Une personne venait d’entrer dans la salle d’attente.

– Excusez-moi, Robert, le devoir m’appelle.

C’était Marielle Fabien qui venait d’arriver. Danielle l’annonça au Manchot et, selon une vieille habitude, le détective fit patienter sa

cliente durant cinq minutes environ avant de la recevoir.

Dumont était allé au-devant de sa cliente.

– Ma secrétaire m’a parlé vaguement de l’affaire qui vous amène, madame Fabien. Veuillez vous asseoir.

– Le Manchot prit place derrière son immense bureau.

– Racontez-moi exactement ce qui s’est passé, madame.

– Je sais très peu de choses, monsieur Dumont. Mon frère est décédé d’une crise cardiaque alors que j’étais en voyage en Italie avec mon mari. Jusqu’ici, rien d’anormal puisqu’il avait déjà fait un infarctus. Mais voilà, avant sa mort, il m’avait écrit.

Elle sortit la lettre de son sac et la tendit au Manchot.

Ce dernier la lut lentement.

– Votre frère parle d’une erreur, mais il ne donne aucun détail. Il a peut-être commis une imprudence concernant sa santé.

– C’est ce que disent les policiers. Mais mon frère ne m’a pas écrit cette lettre par hasard. Même avant mon départ, il semblait craindre quelque chose. C’est sûrement relié à son travail. Avez-vous déjà entendu parler des Libertas ?

Ce nom n’était pas inconnu du Manchot.

– Un groupe de fanatiques qui voudraient semer la révolution dans le monde. C’est une société secrète mais, en réalité, je crois que cette secte exploite les gens trop crédules. Votre frère faisait partie de cette secte ?

– Je viens tout juste de l’apprendre. Il en était un des dirigeants, au Québec.

Mais le Manchot conclut :

– Je ne vois pas quel rapport pourrait exister entre cette secte et le décès de votre frère. Les Libertas, autant que je sache, ne sont pas très nombreux au Québec. Il y a autre chose qui vous tracasse dans la mort de votre frère ?

– Oui, tout s’est passé tellement rapidement. Si un homme est trouvé mort dans son logis, ordinairement, on téléphone à la police, il y a une

enquête, une autopsie ?

– Pas nécessairement ; si la mort vient juste de survenir, si l’homme était malade, si le médecin traitant est persuadé qu’il s’agit d’une mort naturelle, il ne verra probablement pas la nécessité de prévenir les autorités. Quand on a découvert votre frère, il était mort depuis longtemps ?

– Quatre heures environ, selon le médecin.

– Il aurait dû prévenir les autorités, l’autopsie aurait été de mise. Mais si le médecin est persuadé que votre frère est mort d’un infarctus...

Il demanda :

– Vous avez téléphoné au médecin ?

– Non, je ne le connais pas, il est de Longueuil et j’habite Boucherville.

– Savez-vous si les policiers l’ont interrogé ?

– Ils disent que ce médecin est tout à fait intègre. Non, je vous le dis, monsieur Dumont, les policiers n’ont fait aucune enquête, même après avoir lu ma lettre. Mon mari lui-même pense qu’il n’y a rien de mystérieux dans cette

affaire.

Le Manchot avait pris quelques notes. Il demanda le nom du médecin.

– Il habite Longueuil dites-vous ?

– Oui.

Il consulta l'annuaire du téléphone.

– Rodrigue Bouvier, médecine générale. C'est bien ça ?

– Oui.

– Votre frère n'était pas traité par un cardiologue ?

– Je l'ignore.

Le Manchot appela au bureau du docteur Bouvier. Une femme du service téléphonique répondit, annonçant que le docteur Bouvier serait de retour au début de la semaine.

– Est-il possible de le joindre quelque part, mademoiselle ?

– Je regrette, le docteur Bouvier est présentement en voyage. Il sera de retour lundi, désirez-vous qu'il vous appelle ?

– Non, quand a-t-il quitté Longueuil ?

– Il y a un mois exactement. C'est le docteur Poitras qui s'occupe de...

– Vous dites que le docteur Bouvier a quitté Longueuil depuis un mois, vous êtes certaine de ça ?

– C'est ce qu'on m'a dit. Mais je n'ai pas à vérifier. Je ne suis qu'une employée du service téléphonique. Je vous conseille d'entrer en communication avec le docteur Poitras, il vous donnera toutes les informations nécessaires.

La chance souriait au Manchot. Le docteur Poitras était justement à son bureau.

– Ici Robert Dumont, détective privé, docteur. J'enquête sur le décès d'un patient du docteur Bouvier. Je suppose que c'est vous qui avez signé le certificat de décès de Réjean Aubry, mort à Boucherville, dans la nuit du 11 au 12 ?

– Ce mois-ci ?

– Oui.

– Je regrette, je ne connais pas de monsieur Aubry, du moins il n'est pas mon client.

– Pourtant, le docteur Bouvier a été appelé à son chevet et c'est lui qui a signé le certificat de décès.

– Impossible. Le docteur Bouvier a quitté le Québec le 7 au matin. Le 11, il était à San Francisco.

Le Manchot, fort surpris, demanda :

– Mais alors, qui a pu signer ce certificat ? Vous connaissez un autre docteur Bouvier qui pratique à Longueuil ?

– Non, pas du tout.

– Mais alors, qui a pu signer ce certificat ?

– Je ne le sais pas plus que vous ; une chose est certaine, il y a une erreur quelque part. Il ne s'agit sûrement pas du docteur Bouvier que je connais, monsieur. Maintenant excusez-moi, j'ai une patiente dans mon bureau.

– Je vous remercie, docteur.

Le Manchot raccrocha, de plus en plus songeur.

– Le docteur Bouvier n'a pas pu aller au

chevet de votre frère, madame. Il était à San Francisco. Vous avez vu le certificat ?

– Non, il doit être entre les mains des autorités. Je crois qu’ordinairement on le donne au directeur de funérailles.

– Oui, mais il est envoyé au département des statistiques de la ville, puis de la province. C’est le cousin qui a vu le certificat ?

– Oui et c’est la voisine qui a téléphoné au docteur Bouvier. Le numéro se trouvait dans un calepin. Il semble qu’au moment de sa mort Réjean cherchait à joindre le docteur.

– Vous avez le nom de cette voisine ?

– Oui, madame Bourgeois. Je la connais assez bien. Vous voulez que je lui téléphone ?

– Oui, ensuite vous me laisserez lui parler.

Madame Bourgeois déclara qu’elle était persuadée d’avoir parlé au docteur Bouvier.

– Il a lui-même répondu à mon appel et il m’a dit qu’il serait chez monsieur Aubry peu de temps après et il n’a pas tardé.

Le Manchot demanda :

– Vous connaissez le docteur Bouvier ?

– Je connais le vieux docteur Bouvier, mais pas celui qui est venu voir monsieur Aubry ce soir-là.

– Lui avez-vous demandé de prévenir la police ?

– Je lui ai dit que j'avais failli le faire, répondit madame Bourgeois. Le docteur a déclaré alors que c'était inutile puisque monsieur Aubry était son patient, qu'il allait signer le certificat de décès et qu'il communiquerait lui-même avec les parents de monsieur Aubry. J'ai dit alors au docteur que madame Fabien était partie en Europe.

« Ne vous inquiétez de rien, madame. Monsieur Aubry a sûrement d'autres parents qui s'occuperont de tout. » Et dans un autre calepin il trouva un mot de monsieur Aubry indiquant qui prévenir en cas d'accident grave. Il a alors téléphoné à un cousin dont j'ignore le nom.

Le Manchot remercia la dame, raccrocha le

récepteur de son appareil téléphonique et se leva, l'air songeur.

– Madame Fabien, conclut-il en s'arrêtant près du fauteuil de la jeune femme, vous avez eu raison de vous inquiéter. Il semble que ce soit un imposteur qui ait signé le certificat de décès.

– Mais alors, comment se fait-il que le nom de ce docteur Bouvier se trouvait dans le calepin de mon frère ?

Le Manchot tirait rapidement ses conclusions.

– Maintenant que nous pouvons affirmer, presque sans risque de nous tromper, qu'un imposteur s'est fait passer pour le docteur Bouvier, tout le reste semble une mise en scène tragique. Votre frère étendu sur le lit, le téléphone à ses côtés et le calepin à la portée de la main, ouvert à une page où il n'y a qu'un nom et un numéro de téléphone, celui du docteur Bouvier. Supposons...

Le détective appuya sur le mot :

– Je dis bien supposons, que votre frère soit mort assassiné. On le place sur son lit, et on

espère que quelqu'un le découvrira au plus tôt, et que cette personne, en voyant le nom du docteur, songera à lui téléphoner.

Marielle Fabien était pâle, elle se sentait nerveuse mais elle était quand même très fière de ne pas avoir abandonné la partie.

– Et si madame Bourgeois avait appelé la police ?

– C'était un risque minime à courir. La plupart des gens craignent d'avoir des démêlés avec les autorités. Si vous, madame, vous trouvez une personne morte, si cette mort vous semble naturelle et si, près de la victime, il y a un téléphone et le numéro d'un médecin, qui appellerez-vous ?

– Le docteur, sans hésiter. C'est lui qui jugera si la police doit être prévenue. Le Manchot approuva.

– Non seulement ce faux docteur Bouvier n'a pas appelé la police, mais il s'est mis en communication immédiate avec le cousin de monsieur Aubry. Le tout devait se faire

rapidement. Une simple cérémonie au salon mortuaire, une petite annonce dans le journal, et trois hommes qui se rendent au service funèbre et qui se disent des amis. Ils sont sans doute des complices de ce faux médecin qui surveillaient les événements. Votre frère est enterré, tout semble normal. Vous êtes la seule personne qui puissiez poser des questions, mais vous êtes en Europe. À votre retour, tout est rentré dans l'ordre et sans cette fameuse lettre, jamais vous n'auriez songé à demander une enquête.

Marielle demanda :

– Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

– Il y a deux solutions, madame. Vous allez raconter tout ce que vous avez appris à la police et elle enquêtera. Vous n'aurez qu'à payer pour l'entrevue de ce matin.

La jeune madame Fabien s'écria :

– Mais je veux que vous vous occupiez de l'affaire. Je n'ai plus du tout confiance en la police. Elle cherchera tout simplement à laisser tomber l'affaire.

– Je ne le crois pas. Mais puisque vous insistez, je vais me mettre en communication avec les autorités. Il faudra un permis pour exhumer le corps de votre frère et la justice ordonnera une autopsie.

Elle demanda :

– Ça va être long ?

– Si je m’en occupe immédiatement, madame, on pourrait exhumer le corps de votre frère dès demain avant-midi. L’autopsie aura lieu dans l’après-midi et nous saurons immédiatement s’il a été victime d’une crise cardiaque ou d’un assassinat.

Le Manchot la mit au courant de ses tarifs et Marielle accepta aussitôt. Elle donna un acompte par chèque. Le Manchot appela sa secrétaire.

– Danielle, faites signer un contrat à madame. Voici son dépôt. Prenez tous les renseignements nécessaires et donnez-lui un reçu.

– Bien, monsieur Dumont.

Marielle allait sortir lorsque le Manchot lui demanda :

– Pouvez-vous me confier cette lettre que votre frère vous a écrite ? Je vous la remettrai, ne craignez rien. Je suppose qu'on vous a remis tout ce qui appartenait à votre frère ?

Elle approuva.

– Donc, vous possédez ce calepin ou cet agenda où se trouvait le numéro de téléphone du médecin ?

– Je ne me souviens pas de l'avoir vu. Mais le logement a été vidé, tout a été placé dans des boîtes et les meubles sont entreposés.

– Il faut absolument trouver ce calepin, madame. Pour le moment, c'est notre seule piste.

– Je le chercherai dès que je serai de retour à la maison.

Marielle Fabien sortit avec Danielle. Aussitôt, le Manchot appela à Boucherville et se mit en communication avec la police locale.

Il raconta ce qu'il savait à un officier supérieur, le lieutenant Gaucher.

– Monsieur Fabien est venu nous parler de son beau-frère hier, mais, hormis cette lettre, tout

semblait normal.

– Eh bien, ça ne l'est pas. Le docteur Bouvier qui a signé le certificat de décès n'est pas celui que vous pensez.

Gaucher s'écria :

– Mais je le connais ! Je sais qu'il suivait monsieur Aubry, depuis la crise cardiaque de celui-ci.

– Le docteur Bouvier est présentement en voyage à San Francisco. Il est parti avant le décès de monsieur Aubry.

– Quoi ?

– Il y a tout lieu de croire que c'est un imposteur qui s'est rendu chez Aubry et qui a signé le certificat de décès.

Le lieutenant décida aussitôt.

– Je communique avec les autorités provinciales. Nous allons sûrement faire exhumer le corps et il y aura une autopsie, au plus tard demain.

– Pouvez-vous me prévenir des

développements ? Je m'intéresse à cette affaire. Madame Fabien m'a engagé pour que j'éclaircisse le mystère qui entoure la mort de son frère.

– Entendu, monsieur Dumont, je vous tiens au courant.

Vers la fin de l'après-midi, Danielle recevait un appel de l'officier de Boucherville.

– Je suis le lieutenant Gaucher, mademoiselle. Dites à monsieur Dumont que l'exhumation du corps de monsieur Aubry se fera demain, à neuf heures. Son cadavre sera transporté à la morgue de Montréal où l'on procédera à l'autopsie.

Danielle transmet le message au Manchot lorsque ce dernier revint à son bureau vers dix-sept heures.

– Madame Fabien veut également que vous la rappeliez, monsieur Dumont.

– Merci, je le fais immédiatement.

Quelques instants plus tard, Marielle apprenait au détective qu'elle n'avait pas trouvé le fameux calepin.

– Ce n'est pas tout, j'ai appelé Bernard, mon cousin. Eh bien, il n'a jamais revu le calepin. Quand il est retourné chez Réjean, après les funérailles, il avait disparu. Il n'a rien compris à tout ça.

– Les policiers ont été prévenus et d'ici demain soir, je pourrai vous donner de plus amples détails.

Aussitôt que Michel Beaulac entra à l'agence, Danielle lui transmit l'ordre de se rendre au bureau du patron.

– Demain, tu m'accompagneras à Boucherville. Il nous faudra partir tôt.

– Qu'allons-nous faire là ?

– Voir déterrer un cadavre.

Le grand Beaulac esquissa un sourire en coin et lança une de ses mauvaises blagues :

– Mort ?

– Je suis sérieux.

Il lui résuma l'affaire, puis il ajouta :

– Nous aurons plusieurs personnes à voir à

Boucherville, à Montréal et à Longueuil, avant le résultat de l'autopsie. Il faut questionner la voisine qui a fait la découverte du corps, le cousin, le docteur Poitras ; il y a du travail pour deux. Et si Aubry a été assassiné, ce ne sera pas une tâche facile de découvrir la vérité.

Ce fut au tour de Candy d'entrer dans le bureau du grand patron.

– Beaucoup de pain sur la planche, demain ? demanda le Manchot.

– Pas trop, j'essaie toujours de retrouver la jeune Tanguay qui a fui le toit paternel il y a plus d'un an. La police a perdu sa trace et moi aussi. Aux dernières nouvelles, elle avait travaillé comme serveuse « topless », puis comme danseuse nue à Montréal. Elle avait été arrêtée car elle était mineure ; puis on l'avait conduite dans une institution d'où elle s'est enfuie ; et depuis, elle est disparue. J'ai envoyé sa photo un peu partout. Mais elle peut avoir quitté le Québec en compagnie d'un « mac ». Elle est bien faite, très aguichante, elle adore tous les jeux de l'amour ; pour un gars qui saurait la tenir, ça

devrait rapporter gros. On paie cher pour des filles de 14 et 15 ans.

– Je ne t’ai pas demandé un rapport, répondit sèchement le Manchot.

– Vous pouviez le dire plus tôt, fit Candy en s’assoiant et en croisant sa jambe. Sa jupe remonta, on voyait presque toute sa cuisse et elle ne fit aucun geste pour replacer sa robe. Michel lui jeta un coup d’œil, s’avança et tira lentement sur la jupe.

– Ne me dis pas que tu es offusqué ? Y a pas à dire, tu changes le grand.

– Je ne change pas, carabine, bien au contraire ! Mais depuis que Yamata est à l’hôpital, j’ai mené une vie de moine. Je te demande de m’aider. Je sens un petit démon qui dort en moi et qui semble vouloir bouger curieusement.

Candy lui passa la main dans les cheveux.

– Pauvre chou ! Veux-tu m’accompagner chez moi ? Je vais chasser ton démon en t’envoyant au paradis.

Le Manchot les coupa brusquement :

– Cessez vos plaisanteries. J'ai du travail pour vous deux et je dois aller manger en compagnie de Danielle.

L'excitante blonde lança :

– Je croyais qu'il était défendu de... fraterniser entre nous ?

– Ce n'est pas ce que tu penses, Candy. J'ai à lui parler de son travail. Elle en a encore beaucoup à apprendre.

Candy murmura :

« Faites ce que je dis et non ce que je fais. »

– Pardon ? demanda Dumont.

– Rien, rien, une simple remarque personnelle.

Le Manchot lui demanda alors si elle avait déjà entendu parler des Libertas.

– Jamais.

– C'est une société révolutionnaire, en même temps qu'une secte religieuse, qui a des ramifications un peu partout dans le monde et ici même au Québec. Je veux que tu cherches à en

savoir le plus possible sur eux, sur leurs membres. Il se peut que tu découvres des choses surprenantes. Cette société est peut-être mieux établie qu'on ne le croit au Québec. Tu découvriras peut-être que des personnages fort connus en font partie. Ces hommes cherchent les scandales, ils veulent salir nos hommes politiques, soulever le peuple petit à petit. Tout ce que je puis te donner comme renseignement, c'est l'adresse d'un petit bureau à Montréal et il est fermé présentement. Alors, débrouille-toi. Entre dans ce local, par effraction s'il le faut. Mais sois prudente. Il est possible que les membres de cette secte soient capables de tuer pour arriver à leur fin.

– J'adore ce genre d'enquête, remarqua la jolie blonde, et les hommes ne m'ont jamais fait peur.

– Ne cours pas de risques inutiles. Peut-être que Michel et moi serons absents une bonne partie de la journée.

Et le lendemain matin, Michel retrouvait le Manchot à l'entrée du cimetière de Boucherville. Déjà une voiture de la Sûreté du Québec et une

autre de la police de Boucherville étaient sur les lieux. Le lieutenant Gaucher présenta son collègue de la Sûreté, le sergent-détective Pouliot. Enfin, un petit homme se présenta. C'était un employé de la fabrique.

– Ça fait des années que je n'enterre plus les corps, dit-il. Autrefois, je creusais les fosses à la pelle, mais aujourd'hui, tout se fait mécaniquement. Mais puisque c'est pour un « déterrement », on doit y aller délicatement.

Il mit près d'une heure à retirer la terre qui recouvrait le cercueil.

– Heureusement que la terre était encore meuble, autrement j'en aurais eu pour la journée. Faut-il remonter le cercueil ?

– Non. Nous allons sortir seulement le corps et le transporter à l'institut médico-légal.

La voiture de la morgue venait justement d'arriver. Ce furent les employés de l'institut qui dévissèrent le couvercle et le retirèrent. Tous ceux qui étaient là poussèrent un cri de surprise.

La tombe était vide. Le cadavre de Réjean Aubry
avait disparu !

III

Des disparitions

Candy Varin avait communiqué avec la Gendarmerie royale, le F.B.I. américain et elle avait obtenu une foule de renseignements sur les Libertas.

Le groupe « Les Libertas » avait été fondé dans les années 50, aux États-Unis. À leur tête, se trouvaient de nombreux Blancs qui vivaient dans le sud des États-Unis, là où les Noirs ont réussi à faire reconnaître leurs droits.

Ces Blancs, des ségrégationnistes, voulaient réduire les Noirs au rang d'esclaves. Plusieurs familles noires avaient été molestées par ces Blancs. On avait brûlé des fermes, on parlait même de lynchage, mais personne n'avait été arrêté. Aux yeux de la loi, il s'agissait tout simplement d'un mouvement de révolte.

Mais petit à petit, Libertas avait pris de l'ampleur. Un ex-pasteur, qui se disait envoyé du ciel, avait transformé le mouvement. C'était devenu une religion, mais une religion fanatique.

Pour faire partie des Libertas, il fallait abandonner tous ses biens et être prêt à donner sa vie pour le mouvement. On voulait la liberté pour tous les hommes de la terre. Il fallait vivre selon sa conscience. C'est Dieu, par la voix de ses prophètes, qui donnait les directives.

Puis, des politiciens se mêlèrent au groupe. En 1970, on comptait près de deux cent mille membres aux États-Unis et le mouvement commençait à étendre ses tentacules, au Canada et en Europe.

Et plus le nombre de ses membres augmentait, plus la secte devenait secrète. On avait commencé à parler de révolution à l'échelle mondiale. Les Libertas revendiquèrent certains attentats aux États-Unis. C'était devenu un groupe hors-la-loi.

Pourtant, il continuait à recruter des membres. On n'avait aucune preuve, mais on chuchotait

qu'au Québec seulement les Libertas dépassaient le nombre de dix mille et qu'à leur tête se trouvaient des hommes puissants mais dont l'anonymat était précieusement gardé.

À la Sûreté du Québec, on apprit à Candy que les Libertas semblaient avoir un bureau à Montréal. Mais ce bureau était au nom de Réjean Aubry, un publiciste. On avait surveillé ses agissements de près, on avait même fait une descente dans son agence, mais sans résultat. On avait espéré trouver des listes, démasquer les chefs québécois du mouvement révolutionnaire.

– Mais depuis la mort de monsieur Aubry, personne ne s'est rendu à son agence. Nous avons surveillé l'endroit durant quelques jours. Dans le milieu des Libertas, mademoiselle, le secret est bien gardé, c'est comme dans la pègre. Le silence y règne en roi et maître. Mais nous sommes persuadés qu'un jour ces Libertas tenteront un grand coup, aux États-Unis et peut-être même dans toute l'Amérique. Une chose est certaine, il y a eu des morts mystérieuses. On a chuchoté le nom des Libertas, mais les preuves nous

manquent. Candy se mit ensuite en communication avec Marielle Fabien.

– Je suppose qu'on vous a remis tout ce qui se trouvait dans le bureau de votre frère ?

– Non. Je n'ai même pas la clef pour entrer dans ce bureau. Je sais que la police enquête, mais je suis certaine que Réjean n'avait rien à se reprocher.

– Mais vous ignoriez tout de son travail.

– Il était publiciste, du moins c'est ce qu'il disait. Roger, mon mari, a bien hâte de pouvoir jeter un coup d'œil sur les dossiers de mon frère. J'ignore si Bernard, mon cousin, a pu entrer dans les bureaux. Il ne m'en a jamais parlé.

Candy décida alors d'aller voir le fameux local.

C'était un tout petit bureau, situé dans une vieille bâtisse centenaire, dans le Vieux-Montréal.

La jolie blonde sonna à l'appartement du concierge.

– Je voudrais vous parler de monsieur Réjean

Aubry.

Le concierge, un homme dans la cinquantaine, regarda longuement Candy. Il semblait troublé par sa beauté.

– Si vous voulez entrer, mademoiselle. Vous travailliez pour lui ?

– Non, je suis journaliste.

– Entrez, entrez, venez vous asseoir. L’homme débarrassait rapidement un vieux divan. Son appartement était tout petit. Un poêle, un réfrigérateur, une table, quatre chaises, un divan-lit et un fauteuil le meublaient.

– Je m’appelle Ludovic, dit le concierge. C’est rare qu’une belle femme comme vous entre dans ce « coqueron ». Vous savez, moi, j’suis pas riche. J’ai toujours habité dans le quartier. Depuis la mort de ma femme, j’ai accepté de loger ici et de surveiller cette vieille bâtisse. Je ne paie pas de loyer, on me donne un petit salaire et y a presque pas de travail à faire. Prendriez-vous un verre de gin... ou encore une bière ?

– Non, je vous remercie. Parlez-moi plutôt de

monsieur Aubry.

– Je ne le connaissais pas. Il venait payer son loyer, une fois par mois, c'est tout. J'ignore ce qu'il faisait. Il ne recevait jamais de visiteurs à son bureau. Cependant, je sais qu'il faisait de nombreux appels, il était toujours au téléphone. Je l'entendais quand je balayais le corridor.

– Vous avez la clef de son bureau ?

– Non. D'ailleurs un homme est venu, deux jours après sa mort, et il a payé le loyer pour deux mois.

Enfin un renseignement qui pouvait avoir de l'importance.

– Vous connaissiez cet homme ?

L'homme sortit une vieille pipe de sa poche.

– Ça vous dérange pas si je fume ? Moi, j'ai rien que deux défauts. J'adore les belles filles et je fume la pipe.

Il avait fait asseoir Candy sur le divan ; il s'installa près d'elle en reluquant longuement ses jambes.

– Qu'est-ce que vous me demandiez ?

– Cet homme qui est venu payer le loyer, vous le connaissiez ?

– Pas du tout.

– Et vous avez accepté son argent ?

– Évidemment. Ici, il n'y a que six bureaux qui sont loués. Au troisième, y avait un entrepôt, mais il est vide ; y a trop de danger de feu. Alors, on refuse jamais une location. L'homme m'a dit qu'il achetait « l'affaire » de monsieur Aubry, qu'il occuperait bientôt le bureau et il m'a demandé combien était le loyer et il a payé pour deux mois.

Candy demanda :

– Lui avez-vous fait un reçu ?

– Oui, car il m'a payé en argent et moi, je ne voulais pas qu'on m'accuse d'accepter de l'argent et surtout de le garder.

– Donc, vous avez une copie du reçu ?

– Ça doit, dans mon livret.

– Vous pouvez me montrer cette copie ?

– Oui, une seconde.

Et en se levant, il posa sa main sur le genou de Candy et appuya assez fortement. La jolie blonde retira sa jambe.

– Excusez, j’ai pas voulu vous offusquer. J’ai un peu mal aux reins et j’ai de la difficulté à me lever parfois.

L’assistante du Manchot était mal à l’aise. Cet homme aux yeux sournois ne lui inspirait pas confiance. Il semblait de plus en plus troublé, ses mains tremblaient en fouillant dans un petit tiroir.

– Voyons, torrieu, où est-ce que j’l’ai mis ce livret ?... Ah bon, je l’ai... attendez une seconde... tiens, voilà le reçu.

Il se pencha pour tendre le livret à Candy. Mais en même temps, son regard s’attarda longuement dans le décolleté de la blonde. Candy se leva en jetant un coup d’œil sur le reçu.

– John Smith... aucune adresse. C’est bien son nom ?

– J’sais pas, c’est ce qu’il a dit. Vu qu’il payait, j’ai pas posé de questions.

– Je vous remercie, monsieur Ludovic...

L'homme bondit comme un félin et se plaça entre Candy et la porte.

– Vous allez pas partir comme ça ? Si vous saviez comme je m'ennuie, toujours seul. Allons, venez vous asseoir.

Il voulut la saisir par le bras.

– Je regrette, mais il faut que je retourne au journal.

Brusquement, il changea d'attitude.

– J'te crois pas, la petite. J'sais pas pourquoi t'es venue me poser des questions, mais les renseignements, ça se paye. Et moi, c'est pas de l'argent que je veux.

Il chercha à l'attirer dans ses bras. Ses yeux brillaient étrangement. Cet homme était dangereux. S'il réussissait à s'attaquer à Candy, il pourrait facilement la violer et personne ne serait là pour la défendre.

– Vous êtes gentil, monsieur Ludovic. Si vous voulez, je reviendrai causer avec vous lorsque j'aurai un peu plus de temps.

– Tu me prends pour un cave ?

– Allons, ne vous fâchez pas ; au contraire, je vous trouve très sympathique.

Et elle se laissa attirer dans les bras de l'homme.

Ludovic, fou de joie, un peu de bave au coin de la lèvre, se pencha pour l'embrasser dans le cou.

Pour Candy, ce fut alors un jeu d'enfant. Elle n'eut qu'à relever brusquement son genou et l'homme poussa un cri en se tenant les parties génitales.

– Ma petite maudite, tu vas me payer ça.

Mais la jolie blonde ne lui laissa pas le temps de retrouver son équilibre. Il était encore plié en deux qu'il reçut un coup de pied. La pointe du soulier de Candy le toucha durement au menton et il s'effondra, étourdi.

Candy ne perdit pas une seconde ; elle ouvrit la porte, mais au lieu de descendre l'escalier, elle monta directement au premier étage.

Bientôt, elle vit Ludovic sortir de son

appartement. Il descendit l'escalier avec difficulté. Il ouvrit la porte extérieure et jeta un coup d'œil aux alentours.

– Elle doit être loin, fit-il en remontant lentement. J'aurais dû l'attaquer avant qu'elle s'en doute. C'était un torrieu de beau morceau...

Et sa voix s'éteignit lorsqu'il referma la porte de son appartement.

Candy savait que le bureau de Réjean Aubry était au premier étage. Mais chaque fois qu'elle faisait un pas, ces vieux planchers de bois craquaient sinistrement ; elle risquait d'attirer l'attention de Ludovic.

Heureusement, elle entendit un bruit de voix, venant du second étage. Un homme et une femme parurent dans l'escalier. Candy en profita pour hâter le pas et bientôt, elle se trouva devant l'appartement numéro 18.

Une petite carte indiquait qu'il s'agissait du bureau de Réjean Aubry, publiciste. Les pièces voisines étaient inoccupées.

Candy constata rapidement qu'il lui serait fort

difficile d'entrer dans l'appartement. Il y avait une serrure courante, facile à débloquer avec un passe-partout. Mais au-dessus se trouvait une serrure de sécurité et, enfin, on avait posé un cadenas à la porte. Elle se demanda même si ce cadenas n'avait pas été installé par les policiers.

« Si j'entre ici, je peux me faire surprendre ; ça va être extrêmement long et ce maquereau de concierge peut survenir d'un instant à l'autre. »

Il y avait bien les deux appartements voisins, les chambres 16 et 20. Avec un passe-partout ordinaire, elle était certaine de pouvoir y pénétrer. Mais ces pièces étaient vides et elle doutait fort d'y trouver une porte communicante.

« Je vais quand même y jeter un œil. »

Sans aucune difficulté, elle réussit à se glisser dans l'appartement numéro 20.

Cependant, comme elle s'y attendait, aucune porte ne se trouvait entre les deux appartements. Le mur était lisse et il n'y avait aucun meuble dans cette pièce inhabitée depuis plusieurs mois, sinon depuis plusieurs années.

Ne laissant rien au hasard, Candy frappa discrètement sur le mur séparant l'appartement 18 de l'appartement 20. À un endroit, une vieille tapisserie, posée sur le mur, semblait camoufler quelque grave réparation à effectuer.

Et lorsqu'elle frappa sur la tapisserie, elle se rendit compte immédiatement que le son n'était pas le même. Elle regarda l'endroit de plus près. Au bord de la tapisserie, on pouvait voir une mince fissure.

– Ah çà, est-ce que ce serait une porte ?

Elle inspecta le mur et, tout près du plancher, elle sentit qu'une planche était soulevée et qu'elle tenait mal au vieux plancher de bois mou. Elle réussit à retirer facilement la planche et en dessous, elle aperçut un bouton, semblable à un bouton de sonnette.

Sitôt qu'elle eut appuyé, la tapisserie bougea, le mur se déplaça et bientôt, elle se trouva devant une porte ouverte, communiquant avec l'appartement 18.

Rapidement, elle referma la porte derrière elle.

Elle avait pu s'introduire dans les bureaux de Réjean Aubry, sans fracturer les serrures, sans même toucher au cadenas.

Le bureau était tristement meublé. Un vieux tapis allait parfaitement avec le reste de la bâtisse. Au fond de la pièce, se trouvait un bureau qui mesurait à peine trois pieds de long ; devant lui, une chaise à bascule et une chaise droite et, le long du mur, une bibliothèque ne contenant que quelques volumes et enfin un classeur.

La blonde détective ouvrit immédiatement les tiroirs de celui-ci et consulta les dossiers. C'étaient des copies de contrats passés avec des agences de publicité, avec certains commanditaires et des studios d'enregistrement. Rien qui concernait les Libertas.

Le bureau et ses tiroirs ne révélèrent rien de plus. Tout semblait avoir été fouillé, on avait dû retirer la documentation intéressante.

Candy examina le mur séparant les appartements 16 et 18. Il y avait une autre porte, camouflée elle aussi, qu'elle put ouvrir sans trop de difficulté.

Mais l'appartement 16 était aussi vide que le 20. Candy allait quitter l'endroit lorsqu'elle se rendit compte que le mur de la chambre 16 avançait d'environ deux pieds et sur une longueur de six ou sept pieds.

« Bizarre, il y a sûrement quelque chose entre les deux murs de ces appartements. »

Elle retourna dans le bureau de l'agence Aubry et s'agenouilla pour chercher un bouton, une poignée qui permettrait d'ouvrir le mur.

Et sous le tapis, elle sentit avec sa main un objet en relief. Bientôt, elle toucha un bouton et, à sa grande surprise, le mur devant elle se souleva, laissant place à une bibliothèque dont tous les rayons contenaient des livres, des dossiers et des documents.

« Je viens de mettre la main sur le "jackpot" », s'écria Candy.

Mais c'est tout ce qu'elle put dire. Dans son excitation, elle n'avait pas entendu que la division séparant les appartements 18 et 20 s'ouvrait. Elle reçut un coup derrière la tête et

s'effondra sur le tapis, sans connaissance.

*

Tous les hommes entourant la fosse avaient les yeux fixés sur le cercueil vide.

– Sacrament ! laissa tomber le grand Beaulac.

– On a volé un cadavre ! C'est ben la première fois que ça arrive à Boucherville, déclara Firmin, l'employé de la fabrique.

– Ne touchez à rien, ordonna le sergent-détective Pouliot.

Le lieutenant Gaucher, de la police de Boucherville, courut rapidement à sa voiture et donna des directives par radio. Il revint bientôt près du groupe pour déclarer :

– Des hommes vont arriver dans quelques minutes. On interrogera les occupants de la rue Montbrun. Ils ont peut-être vu quelque chose.

La rue Montbrun longeait le cimetière. Presque toutes les maisons de cette rue étaient

des bungalows.

– Qu'est-ce qu'on fait, boss ? demanda Michel.

– Ça ne donne absolument rien de rester ici, déclara le Manchot. Si on a enlevé le cadavre, c'est sûrement pas pour le déposer dans une fosse voisine. Il doit être loin déjà. Les Libertas ont sans doute eu vent de la démarche de madame Fabien, ils ont craint l'autopsie et ils ont décidé de faire disparaître la victime.

Et le Manchot demanda au sergent-détective s'il pouvait partir.

– Je suppose que vous allez continuer votre enquête sur cette affaire ?

– Évidemment.

– Vous semblez en savoir beaucoup plus long que nous, aussi je vous rappelle qu'il est toujours préférable que vous collaboriez avec nous.

Le détective privé esquissa un sourire narquois :

– Si la police officielle nous aidait autant que nous l'aidons, nous n'aurions pas à nous plaindre.

Il regagna sa voiture, suivi de Michel.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Michel pour la seconde fois.

– Toi, tu vas te rendre chez la voisine qui a découvert le corps. Je veux savoir pour quelles raisons elle s'est permis d'entrer dans la maison d'Aubry. Je trouve son attitude étonnante.

– Comment se nomme-t-elle ?

– C'est une dame Bourgeois. Quant à moi, je vais tout d'abord appeler madame Fabien pour lui faire part des derniers développements, puis j'irai poser quelques questions au docteur Poitras de Longueuil, celui qui a pris en charge les clients du docteur Bouvier, durant l'absence de celui-ci.

Les deux hommes se séparèrent devant le cimetière, le Manchot se dirigeant immédiatement vers la route 132 qui le mènerait rapidement à Longueuil, pendant que Beaulac entra dans la partie de Boucherville qu'on appelle communément « le vieux village ».

Pendant qu'il conduisait prudemment, le détective décrocha le récepteur de son téléphone

et appela madame Fabien. On imagine la surprise de cette dernière quand elle apprit que le corps de son frère avait disparu. Une fois remise de son émotion, elle annonça à Dumont :

– Bernard m’a téléphoné, tôt ce matin, il était à peine huit heures. Il voulait que je passe à son bureau. Peut-être a-t-il trouvé le petit calepin dont vous me parliez. Son bureau ouvrait à neuf heures et il voulait que je sois là dès l’ouverture.

– Vous y êtes allée ?

– Évidemment, mais Bernard n’y était pas. Il avait dû être retardé ailleurs. Sa secrétaire m’a appris qu’il avait un rendez-vous à neuf heures trente avec un important grossiste à son bureau, et qu’il avait une réunion du conseil par la suite. Or, on ne l’a pas vu ; je viens tout juste d’entrer à la maison, j’ai téléphoné à son bureau. Il n’y est pas allé, il n’a pas appelé non plus. On ne sait pas du tout où il se trouve.

Le détective tenta de rassurer la jeune femme.

– Votre cousin a pu être retardé.

– J’ai téléphoné à Monique, sa femme.

Bernard a quitté sa maison à huit heures quinze en disant justement qu'il devait me rencontrer, qu'il allait m'inviter à prendre un café au restaurant, en face de son bureau, juste avant l'ouverture.

– Soyez confiante, madame Fabien, je continue mon enquête. Nous avons déjà découvert des tas de choses, j'ai l'impression que d'ici peu de temps nous pourrions éclaircir ce mystère. Mais je dois avouer que vous avez eu raison de vous inquiéter et de demander une enquête sur le décès de votre frère ; selon moi, sa mort n'est pas naturelle, autrement, pour quelles raisons aurait-on fait disparaître le cadavre ?

Le Manchot raccrocha et allait appuyer sur l'accélérateur lorsque son téléphone sonna. Il décrocha aussitôt.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Carabine, lâchez un peu la ligne si vous voulez qu'on vous donne des nouvelles.

– Qu'y a-t-il, Michel ?

– Votre dame Bourgeois, c'est une veuve. Une

semaine après la mort de monsieur Aubry, elle a quitté son appartement.

– Elle est déménagée ?

– Non, les voisins ne le croient pas. On pense plutôt qu'elle est en voyage. En tout cas, elle est disparue. Je ne sais pas si elle craint d'être interrogée, mais ça fait quatre jours qu'on ne l'a pas vue. Alors, qu'est-ce que je fais ?

Le Manchot lui donna l'adresse du docteur Poitras, à Longueuil.

– On se retrouve là-bas, dans une quinzaine de minutes.

– Bien, patron.

Le Manchot avait stationné sa voiture sur l'accotement, préférant ne pas rouler en notant le rapport de Michel. Il téléphona au bureau. La jolie Danielle était au poste.

– Oh, c'est vous monsieur Dumont, je suis très heureuse d'entendre votre voix.

– Pourquoi ? Il y a quelque chose de spécial ?

– Pas du tout. J'aime votre voix. Mais

excusez-moi, je ne devrais pas dire ça.

– Candy a-t-elle téléphoné ?

– Non.

– C'est tout, je vous remercie.

Candy possédait un appareil dans sa voiture. De plus, elle était munie d'un « paget ». Le Manchot tenta par tous les moyens de communiquer avec elle, mais ne reçut pas de réponse. Il rappela Danielle.

– Demandez à Landry d'envoyer un de nos hommes à l'agence de Réjean Aubry ; vous avez l'adresse dans le dossier. Je veux savoir ce qui est advenu à Candy, elle devait se rendre à ce bureau.

Le détective attendit pendant que Danielle communiquait avec Landry, un des ex-policiers qui s'occupait de l'agence de sécurité.

– Landry s'y rend lui-même. Où peut-il vous joindre ?

– Dans ma voiture ou encore à Longueuil, au bureau du docteur Poitras.

Tout juste comme la voiture du Manchot s'arrêtait sur le chemin Chambly, à Longueuil devant le bureau du docteur Poitras, son téléphone sonna.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Ici Landry, monsieur Dumont. Je suis au bureau de monsieur Aubry. Des choses bizarres se sont produites ici.

– Comment ça ?

Le détective expliqua :

– Le bureau de monsieur Aubry était bien fermé à clef. Mais la porte de l'appartement voisin, le 20, était ouverte. Or, une ouverture dissimulée permet au locataire du 20 de se glisser dans le 18. Cette porte était ouverte. J'ai questionné le concierge. Il a bien vu Candy, mais il dit qu'elle est partie depuis longtemps. Cependant dans l'appartement 18 j'ai trouvé un tube de rouge à lèvres. Je suis persuadé qu'il appartient à Candy. Elle l'a laissé tomber près de la porte qui sépare les deux appartements. De plus, il y a un vieux tapis dans le 18. On voit des

marques de talons, comme si on avait tiré le corps de quelqu'un. Que dois-je faire, monsieur Dumont ? Je ne serais nullement surpris si Candy avait été enlevée.

Le Manchot hésita avant de donner ses ordres.

– Landry, enquêtez de votre mieux, tâchez de retrouver la piste de Candy mais ne prévenez pas la police officielle, pour le moment.

Le Manchot aperçut Michel, qui vient stationner sa voiture juste devant la sienne.

– Je vous rappellerai dans quelques minutes.

Il raccrocha. Le détective s'était rarement occupé d'une affaire aussi mystérieuse.

« Disparitions, disparitions, disparitions, murmura-t-il. Tout d'abord, le cadavre d'Aubry, ensuite cette dame Bourgeois, partie mystérieusement en voyage, puis Bernard Lupien qui donne rendez-vous à sa sœur et qui demeure introuvable... et maintenant, Candy. Quatre disparitions en moins de quelques heures. J'ignore qui ils sont, mais ces Libertas n'ont pas du tout l'intention de s'amuser. Il nous faudra

agir et rapidement... autrement, nous pourrions
nous retrouver avec plusieurs cadavres sur les
bras.

IV

Morts violentes

Le Manchot avait abrégé l'entrevue avec le docteur Poitras. Ce dernier ne pouvait aucunement les renseigner.

– Je n'ai pas rendu visite à monsieur Aubry lorsqu'on a découvert son corps et j'ai vérifié au service téléphonique du docteur Bouvier, il n'a reçu aucun appel concernant la mort de monsieur Aubry. Je ne puis vous en dire plus.

Le détective et Michel allèrent s'installer dans la voiture du patron et le Manchot mit son assistant au courant des derniers développements.

– Candy est disparue ?

– Non seulement Candy, mais également madame Bourgeois et peut-être Bernard Lupien.

Le grand Beaulac s'écria :

– Mais ça mène à quoi, toutes ces disparitions ?

– Nous avons affaire à une secte secrète des plus dangereuses. Ce n'est pas par hasard que ses grands chefs sont anonymes. Aubry les connaissait sûrement. Peut-être a-t-il eu une liste des noms des dirigeants. Il est également probable que ces dirigeants n'ont pas encore découvert cette liste et qu'ils la recherchent. On s'attaque donc à toute personne qui enquête sur les Libertas.

Michel conclut :

– Donc, vous êtes en danger, car ils doivent déjà savoir que vous enquêtez sur eux.

– Ça ne m'inquiète nullement.

– Moi oui, carabine. À votre place, je communiquerais immédiatement avec le sergent-déetective Pouliot. On pourra vous assurer une certaine protection.

– Tu me connais mal, Michel. Si tu crois que je vais demander l'aide de la police officielle, tu te trompes. Tout en enquêtant, nous resterons

ensemble, le plus possible, et s'il le faut, j'engagerai quelques ex-policiers qui ont déjà accepté d'agir comme garde de sécurité pour notre agence. Ils pourront donner un coup de main.

– Alors, par quoi débutons-nous ?

Le Manchot ne répondit pas à la question car le téléphone venait de sonner. Il décrocha immédiatement.

– Ici Landry. Je n'ai aucune nouvelle de Candy, mais j'ai examiné le bureau d'Aubry. Il y a une bibliothèque secrète dans le mur. Candy avait dû la découvrir. J'ai jeté un coup d'œil sur les livres et les dossiers. Quelques-uns se rapportent aux Libertas mais, à première vue, ils ne semblent pas importants. De plus, je suis persuadé qu'on a fouillé cette bibliothèque car les dossiers sont en désordre.

L'appel de Landry confirmait les déductions du Manchot. On était sûrement à la recherche d'un dossier important qu'Aubry avait dû cacher ailleurs.

Landry continuait son rapport.

– J’ai questionné le concierge plus longuement, mais il ne sait rien. On entre dans cette vieille bâtisse comme dans un moulin. Selon moi, les Libertas avaient dû placer quelqu’un en faction. Autre chose, patron, la voiture de Candy se trouve dans un terrain de stationnement près de la bâtisse. Ça confirme donc mes appréhensions concernant un enlèvement.

Le Manchot ordonna à Landry de retourner immédiatement au bureau et de convoquer deux de ses gardes.

– Nous en aurons sans doute besoin pour assurer notre protection, Michel et moi.

– Je vous retrouve au bureau ? demanda Landry.

– Oui, nous nous y rendons immédiatement. Apportez avec vous tout ce qui concerne cette secte, j’étudierai les dossiers.

– Entendu, à tout à l’heure.

Le Manchot raccrocha. Michel s’écria aussitôt :

– Vous laissez tomber Candy comme ça ? Mais ces gens sont des tueurs. Si elle a découvert quelque chose, ils vont sûrement l'éliminer.

Mais Dumont conservait son calme.

– Candy a beaucoup d'expérience. Ceux qui l'ont enlevée vont sûrement la questionner. Réfléchis deux secondes, Michel ; elle attendra du secours et, pour pouvoir l'aider, il n'y a qu'un moyen : laisser croire que nous en savons long sur les Libertas, que je suis en possession d'un document important. Autrement dit, pour se sauver, elle leur fera croire qu'un échange est possible.

– La vie de Candy contre les documents ?

– Exactement. Je suis certain que c'est ce que tu ferais toi aussi. Donc, on ne tuera pas Candy, pas avant de savoir si nous avons découvert quelque chose. Or, les Libertas n'ont qu'un moyen pour communiquer avec nous, c'est en appelant à l'agence.

– Vous avez sans doute raison. Alors, on se retrouve là-bas ?

– C'est ça.

Quand elle le vit entrer, Danielle, la secrétaire, tendit une enveloppe au Manchot.

– Un commissionnaire a livré ça, ça vient de madame Roger Fabien.

C'était sûrement la lettre qu'Aubry avait envoyée à sa sœur lorsqu'elle se trouvait en Italie.

– Il y a également le sergent-détective Pouliot qui vous a téléphoné. Il veut que vous le rappeliez le plus tôt possible. Il dit que c'est urgent.

Et elle lui tendit une feuille de bloc-notes sur laquelle se trouvait le numéro de téléphone que Pouliot avait laissé.

Landry était revenu avec les dossiers pris au bureau d'Aubry.

– Scrute-les à la loupe, en compagnie de Landry, ordonna-t-il à Michel. Moi, j'appelle Pouliot immédiatement.

Une fois dans son bureau, le Manchot communiqua avec le sergent-détective. Aussitôt,

ce dernier lui demanda :

– Le nom d’Yvette Bourgeois vous dit quelque chose, Dumont ?

– Elle habite Boucherville ?

– Oui, sur la même rue que Réjean Aubry. Il me semble vous avoir entendu mentionner son nom.

– Je voulais lui poser quelques questions, c’est elle qui a fait la macabre découverte, celle de Réjean Aubry. C’est elle également qui a communiqué avec le docteur Bouvier et qui a rencontré ce faux médecin. Elle en sait sûrement très long. Elle pourrait nous décrire cet homme qui s’est fait passer pour le docteur Bouvier, elle...

Mais le sergent-détective lui coupa la parole.

– Elle ne dira absolument rien.

– Comment ça ?

– Troisième victime en moins d’une semaine.

Une voiture a explosé, mais cette fois le corps de l’occupante a été expulsé de la voiture. On a pu l’identifier.

– Madame Bourgeois ?

– Oui, Yvette Bourgeois, de Boucherville. Elle ne possédait pas de voiture. Celle dans laquelle elle a été retrouvée a presque entièrement été détruite, mais on a pu retrouver quand même la plaque d'immatriculation. Il s'agit d'une automobile qui avait été volée, il y a deux jours.

Le Manchot ne put s'empêcher de remarquer :

– Cette affaire devient bougrement importante. Il va falloir que vous collaboriez avec nous, sergent.

– Je ne demande pas mieux, mais il faut que vous me disiez tout ce que vous savez. Pouvez-vous passer à mon bureau ?

– Non, je ne dois pas quitter mon agence. Venez, je vous attends. Vous comprendrez pourquoi je préfère demeurer ici.

Le sergent allait raccrocher après avoir assuré le Manchot qu'il serait là dans quelques minutes.

– Une seconde, sergent, vous avez mentionné que c'était la troisième victime en moins d'une semaine. Pourquoi avez-vous dit cela ?

– Il y a eu deux autres explosions semblables ; on a procédé exactement de la même façon. Malheureusement, dans les deux premiers cas, les cadavres ont été déchiquetés et nous n'avons pu les identifier, mais nous y parviendrons.

– Vous attribuez donc ces morts violentes à la même personne :

– Oui. On agit exactement comme le fait la pègre. Si ce sont les dirigeants de cette fameuse secte secrète qui sont les responsables, ils ne reculent devant rien.

– C'est pour cette raison que je désire vous voir le plus tôt possible ; je vous attends, sergent.

Le Manchot raccrocha. Il ouvrit l'enveloppe contenant la lettre qu'Aubry avait adressée à sa sœur. Le détective la lut à plusieurs reprises, puis il appela Michel.

– Viens tout de suite dans mon bureau.

Le grand Beaulac parut presque immédiatement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je dois poser des questions à madame Aubry

concernant la lettre qu'elle a reçue de son frère. J'ai l'impression que ces phrases, qui nous semblent anodines, contiennent un message. Je me rends chez elle immédiatement. Durant mon absence, il se peut qu'on tente de communiquer avec moi.

– Vous pensez à Candy ?

– C'est ça. Tu prendras le message. Mais surtout, Michel, pas d'initiatives ; tu pourras me rejoindre dans ma voiture ou chez madame Aubry. Danielle possède le numéro de téléphone.

Le Manchot allait sortir, mais le grand Beaulac se plaça entre lui et la porte.

– Je n'aime pas ça du tout.

– Quoi donc ?

– Trop de morts violentes. Quelqu'un peut vous suivre, placer une bombe dans votre voiture... permettez qu'un des hommes de Landry vous accompagne. Hervé Duguay est justement arrivé. C'est un as de la filature...

Robert Dumont écarta son assistant de la main.

– Je n'ai pas besoin d'un garde du corps ; je n'en ai jamais eu et je n'en veux pas plus aujourd'hui.

Mais avant de sortir, il ajouta :

– Je vais quand même prendre certaines précautions. Je n'irai pas avec ma voiture, et je vais descendre l'escalier de service. Danielle va m'appeler un taxi immédiatement.

– J'aime mieux ça. Mais au cas où vous changeriez d'idée, boss... passez-moi donc les clefs de votre automobile.

– Toi, tu as un plan en tête.

– Vous avez raison. Je vais la mettre en sécurité dans le garage intérieur, juste au coin. Pourquoi courir des risques inutiles ?

Le Manchot donna des ordres à Danielle et sortit des locaux de l'agence. Immédiatement, Michel entra dans le bureau de Landry, qui causait avec un homme, bâti en Hercule, et qui pouvait avoir une cinquantaine d'années.

– Monsieur Duguay ! J'ai du travail pour vous.

– À vos ordres, Beaulac. Il lui tendit immédiatement les clefs de la voiture de Robert Dumont.

– Tenez, l'automobile du patron est devant la porte. Lorsque vous verrez un taxi se glisser dans la ruelle, suivez-le à distance. Le Manchot sera à l'intérieur. Monsieur Landry vous a parlé des derniers événements ?

– Oui.

– Le patron semble avoir trouvé un indice. Il faut brouiller les pistes. Je compte sur vous ; ne le perdez pas de vue.

– Ne vous inquiétez pas. Et même si je prends sa voiture, il ne se rendra même pas compte qu'il est suivi.

Duguay allait sortir, mais Michel l'arrêta.

– Puisqu'il nous faut jouer au plus fin, pourquoi ne pas tromper nos adversaires sur toute la ligne ? Retirez votre bras gauche de la manche de votre veston. Nous allons attacher le veston, comme ça... vous repliez le bras et voilà, l'illusion est parfaite. Rabattez votre chapeau sur

vos yeux. On n'y verra que du feu ; si jamais on surveille nos locaux, c'est vous qu'on suivra, on vous prendra pour le Manchot. Je ne vous demande qu'une chose, monsieur Duguay. Ne quittez pas votre voiture.

– Pourquoi ?

– Ces maniaques ont l'habitude de placer des bombes sous les capots. Il ne faut pas leur donner cette chance.

Duguay hésita :

– Et si on en avait déjà installé une ?

– Aucun risque, le patron vient à peine d'arriver. Ils n'ont pas eu le temps de le faire. D'ailleurs, je ne vois pas ces criminels travaillant en plein jour et devant les locaux de l'agence.

– Vous avez raison, Beaulac.

– Faites vite, le taxi sera là d'un instant à l'autre. Il y a un téléphone dans la voiture du patron, servez-vous-en si vous avez à communiquer avec nous.

– Entendu.

Duguay sortit rapidement, le bras gauche replié sous son veston. Il s'installa au volant de la voiture du Manchot. Quelques secondes plus tard, il vit un taxi entrer dans la ruelle et se diriger vers l'arrière de l'édifice.

« Il doit absolument ressortir par ici. Donc, je n'ai qu'à attendre.

Le taxi reparut, mais le conducteur semblait seul dans la voiture. Duguay, cependant, était persuadé que le Manchot se trouvait à l'arrière, accroupi sur la banquette.

Il laissa la voiture prendre une bonne avance et démarra à son tour. Il se rapprocha rapidement de l'autre automobile et distingua l'ombre d'une tête à l'arrière.

« Je ne me suis pas trompé, il était là ! »

Duguay était persuadé de ne pas éveiller les soupçons. Le Manchot ne pouvait aucunement se douter que sa propre voiture pouvait le suivre.

« Il va surveiller toutes les autres, mais pas celle-là. »

Il jeta un coup d'oeil dans son rétroviseur. Une

grosse automobile aux vitres teintées le suivait de près. Il la remarqua pour la seconde fois.

Rapidement, il décrocha le téléphone et sonna l'agence.

– Beaulac, s'il vous plaît.

Michel prit l'appel.

– Ici Duguay. Vous savez où votre patron se rend ?

– Oui, pourquoi ?

– Je crois qu'on me suit, je le saurai dans quelques instants. Mais je dois abandonner le Manchot à son sort. Je recommuniquerai avec vous.

Et Duguay raccrocha. À l'intersection suivante, sans actionner ses clignotants, il tourna brusquement à gauche, puis à droite sur une autre artère.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

« Aucun doute possible, on me suit. »

Il rappela Michel Beaulac.

– Vous avez votre automobile ?

– Oui.

– Il y a un téléphone à l'intérieur ?

– Mais oui.

– Communiquez avec moi quand vous serez au volant. Nous avons une chance unique de coincer des membres de cette fameuse secte. Ce n'est pas la première fois que je dirigerai des poursuivants sur une fausse piste, mais faites vite.

– Entendu, je communique avec vous sitôt que je serai dans ma voiture.

Michel raccrocha et, en quelques mots, il mit Landry au courant de ce qui se passait.

Brusquement, la jolie Danielle se leva :

– Voilà du travail pour moi.

– Quoi ?

– Je vous accompagne, Beaulac. Monsieur Landry peut surveiller le bureau. Vous savez que je suis cascadeuse, qu'il n'y en a pas deux comme moi pour conduire une voiture en pleine circulation.

Michel protesta :

– Il n'en est pas question.

– Qu'est-ce que vous avez ? Un préjugé contre les femmes au volant ?

– Pas du tout, le patron m'a parlé de vos exploits et...

Danielle le prit par le bras.

– On perd un temps inutile. Je vous promets de ne pas intervenir. Je ne ferai que conduire. Pourquoi ne pas profiter de mon expérience ?

On était en train de perdre un temps précieux et Michel Beaulac ne voyait pas de quelle façon il aurait pu se débarrasser de la jolie fille.

– Bon, venez. Ne quittez pas le bureau, Landry. Vous recevrez le sergent-détective Pouliot.

– Ne craignez rien, c'est un ami, lança le détective comme Michel et Danielle sortaient rapidement des locaux.

La jolie fille s'installa rapidement derrière le volant.

– La clef de contact, vite !

Elle démarra en trombe, en faisant crisser les pneus.

– Mais vous êtes folle, vous allez briser la transmission de ma voiture !

– Ce moteur-là n’a rien dans le ventre. Faudra que je vous le trafique pour lui donner plus de puissance ! Une vraie tortue !

Avec une habileté incroyable, elle doublait les voitures, parfois à gauche, parfois à droite. On lui lançait des invectives de tous les côtés.

« Maudite folle ! Va prendre des leçons de conduite ! Tu veux te suicider ? »

Elle brûla même un feu rouge et faillit provoquer un accident, passant juste en avant d’un camion qui dut freiner.

– C’est assez, hurla Michel.

– Votre gueule, fit brusquement Danielle.

C’était la première fois que Michel entendait une telle parole dans la bouche de la fille, qui s’efforçait d’avoir un langage des plus distingués.

– Attachez votre ceinture au lieu de chiâler. Je

croyais que vous aviez peur de rien ?
Communiquez donc avec celui qui est dans la
voiture de monsieur Dumont, pour savoir où il se
trouve, répliqua-t-elle.

Duguay s'était engagé sur le Boulevard
métropolitain. Il pouvait y monter, en descendre,
obliger ses poursuivants à le suivre dans une
ballade complètement idiote.

« Qu'est-ce que Beaulac fait ? Il aurait dû me
téléphoner ? »

Le garde de sécurité savait que ses
poursuivants étaient des tueurs. Mais il ne
craignait pas pour sa vie. Hervé Duguay ne
connaissait pas la peur.

« Ils vont se rendre compte que je les fais
marcher. Ils vont abandonner la poursuite ou
demander du secours, eux aussi. »

La voiture bifurqua à droite, descendit du
Boulevard métropolitain et arriva à l'angle de la
rue Christophe-Colomb, juste comme le feu de
circulation devenait jaune.

La grosse voiture noire était à la gauche de

celle du Manchot. Les poursuivants ne s'attendaient pas à cette manœuvre de Duguay et, emportés par l'élan, ils traversèrent l'intersection sans pouvoir s'arrêter. C'est ce que désirait Duguay qui put alors prendre en note le numéro d'immatriculation de la plaque. Le feu redevint vert, juste comme il remettait son calepin dans sa poche.

La limousine noire s'était arrêtée le long de la chaussée. Si Duguay tournait à droite, ses poursuivants reculeraient et reprendraient la poursuite.

« Aussi bien continuer. »

Il traversa l'intersection et remarqua que la vitre avant, du côté du conducteur, était maintenant ouverte.

Et comme il allait doubler la voiture, une rafale de balles, tirée par une mitrailleuse, s'abattit sur la voiture du Manchot. La limousine démarra en vitesse pendant que l'automobile, conduite par Duguay, tourna brusquement vers la droite et alla s'arrêter sur un gros arbre, avec un bruit d'enfer et de ferraille !

V

Souvenirs de jeunesse

Le Manchot, assis près de Marielle Fabien, lui montra un passage de la lettre de son frère.

– Ici, il dit : « Marielle, tu es la seule au courant de cette situation. » De quelle situation veut-il parler ? Vous ne saviez rien, ou presque, de son travail. Donc, il faut lire plus loin pour chercher à comprendre. Je continue la lecture : « Si jamais il m’arrivait quelque chose, souviens-toi d’Amian, cet ami qui te créait des angoisses. Tu te souviens de nos séjours dans les Laurentides ? Que de souvenirs. » Qui est cet Amian ?

Marielle ne put s’empêcher de sourire.

– Un ami imaginaire, comme en ont la plupart des garçons. Il n’a jamais existé. Vous savez, tout

ça remonte à plusieurs années. Nous avons un chalet dans les Laurentides.

Le détective sortit son calepin pour noter la déclaration de madame Fabien.

– À quel endroit exactement ?

– À Sainte-Lucie, vous connaissez ? C'est à quelques kilomètres de Sainte-Agathe.

– Je sais.

– Mais notre chalet se trouvait plus près de Val David que de Sainte-Lucie. Nous bifurquions à Val David, nous traversions la rue principale, et nous filions vers les montagnes. À un certain moment, nous arrivions aux limites de Sainte-Lucie. Mais nous venions à peine de quitter Val David qu'on pouvait voir un lac artificiel, bêtement baptisé le lac Swell. C'est là que se trouvait notre chalet. Mais ça date de plus de vingt ans.

– Et cet ami imaginaire, c'est dans les Laurentides que votre frère l'a créé ?

– Exactement. Les enfants qui passaient les étés dans le coin étaient soit trop jeunes, soit trop

vieux pour Réjean.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur la lettre puis demanda :

– Pourquoi dit-il que cet ami vous causait des angoisses ?

Marielle n'avait pas à fouiller longuement dans ses souvenirs, elle se rappelait tous les événements.

– Il y avait une montagne qui longeait le lac artificiel. C'était une montagne sauvage avec un lac tout en haut, mais un lac à l'eau trouble, sale, parfois vaseuse, mais à certains endroits très profonde. Or, c'est dans la montagne que Réjean allait retrouver son ami Amian qui habitait une grotte. Moi, je cherchais à le suivre, mais j'étais petite et à quelques reprises j'ai failli me tuer en prenant de trop grands risques, me hissant sur des rochers sur lesquels poussait une mousse verte qui rendait la roche glissante comme une patinoire. J'étais donc très angoissée quand je devais me rendre dans la montagne. Réjean me disait toujours qu'il me présenterait Amian, mais évidemment je ne l'ai jamais vu. Les rares fois où

Je me suis rendue à la toute petite grotte qu'il devait habiter, il n'était jamais là. Vous savez, Réjean était un petit diable, plein d'imagination. Parfois, il disparaissait des choses de la maison, des bonbons, des gâteaux. Je me souviens qu'une hachette, appartenant à papa, avait disparu. Et chaque fois, Réjean se défendait en jurant qu'il n'était pas le voleur mais qu'il était certain qu'il s'agissait de son ami. L'histoire de la hachette me revient à la mémoire. Papa craignait que Réjean ne se blesse et il l'avait sermonné. Mon frère s'était dirigé vers la montagne et il était revenu avec la hachette. Il avait dit à papa : « C'était pas moi, c'était Amian, j'ai trouvé la hachette dans la grotte et c'est pas tout, j'ai donné une raclée à Amian, il sera plusieurs jours sans sortir. » Comment voulez-vous punir un enfant qui a tant d'imagination ? Alors, on se laissait prendre au jeu et ce personnage imaginaire faisait presque partie de notre famille.

Le Manchot était suspendu aux lèvres de Marielle.

– Que de souvenirs, a écrit votre frère, et il

avait bien raison. Il vous a dit que vous étiez la seule au courant de la situation, puis il vous a parlé de cet Amian et des Laurentides. Il vous dit « Souviens-toi. » Vous êtes la seule enfant à être montée dans la montagne, à avoir visité la petite grotte d'Amian.

– Pour ça, oui, il a fallu tourmenter Réjean pendant presque tout un été pour qu'il me laisse monter jusque là.

Le Manchot relut la lettre une fois de plus.

– Tu es la seule au courant de la situation. C'est ça, ça ne peut être autre chose que ça, la grotte d'Amian. C'est ce qu'il a voulu vous dire. Réjean craignait pour sa vie. Il avait commis une erreur qu'on ne pardonne pas dans les sectes secrètes. Mais il avait en sa possession des documents d'une importance capitale. Il a voulu vous les confier. Mais où les cacher pour que personne d'autre que vous ne les trouviez ? Et il a songé à cette grotte dans les Laurentides. Vous sauriez retrouver l'endroit exact ?

– Je le crois. Si Réjean y est allé, il a dû faire un chemin jusqu'à la grotte, arracher les plus

hautes herbes...

Nerveusement, le Manchot demanda :

– Quand pouvez-vous m’accompagner à Sainte-Lucie ?

– Mais je ne sais pas. Il faudrait que je téléphone à Roger, mon mari.

– Votre mari a une voiture ?

– Oui, pourquoi ?

– Il peut s’absenter facilement de son travail ?

– Ce n’est pas une difficulté.

Le Manchot alors déclara :

– Pour des raisons qu’il serait long de vous expliquer, il est préférable que je laisse ma voiture au garage. Alors, si votre mari pouvait nous rejoindre, nous partirions pour Sainte-Lucie le plus tôt possible.

– Je lui téléphone immédiatement.

Roger Fabien rappela son épouse une dizaine de minutes après avoir reçu son message.

– Je peux quitter à une heure, exactement. Je

serai à la maison à une heure vingt. Nous serons dans les Laurentides vers trois heures. Donc, ce n'est pas trop tard.

– Nous t'attendons.

Et Marielle Fabien invita le Manchot à dîner avec elle.

– Avant d'accepter, je dois téléphoner au bureau.

Le Manchot fut surpris d'entendre le détective Landry répondre à la place de la réceptionniste.

– Danielle n'est pas là ?

Landry n'allait pas dire au Manchot que le détective Duguay avait pris sa voiture et l'avais suivi. Rapidement, il inventa une romance.

– Nous avons surveillé votre départ, monsieur Dumont. Lorsque le taxi est sorti de la ruelle, vous n'avez pas remarqué une voiture qui vous a suivi ?

– Non.

– Michel l'a vue et il voulait la rattraper. Ce qu'il désirait surtout, c'était relever le numéro de

la plaque d'immatriculation, car enfin nous aurions une piste. Mademoiselle Louvain, votre secrétaire, une experte au volant, a insisté auprès de Michel. Elle voulait absolument conduire. Elle ne voulait pas en démordre et il n'avait pas de temps à perdre alors ils sont partis. Je n'ai pas encore eu de leurs nouvelles.

– Et le sergent-détective Pouliot ?

– Je lui ai lu toutes les notes que vous aviez prises. Il va lancer un avis de recherche dans le but de retrouver Candy. Je lui ai bien dit que vous ne vouliez pas de publicité autour de cette affaire. Le sergent voulait absolument placer des hommes près de l'agence et en attacher un à vos pas, mais je lui ai fait comprendre que nous avions tout le personnel nécessaire pour assurer notre protection. C'est bien ce que vous désiriez ?

– Vous avez fort bien agi. Sitôt que vous aurez des nouvelles de Michel, rappelez-moi chez madame Fabien. J'y serai jusque vers une heure quinze. Ensuite, je partirai pour les Laurentides avec monsieur et madame Fabien. Je ne puis vous donner tous les détails, mais il se peut que je

suiue une piste fort intéressante.

– Entendu, monsieur Dumont. Le détective raccrocha, puis se tournant du côté de la jolie Marielle, il déclara :

– J’accepte votre invitation, mais à la condition que vous ne fassiez rien de spécial.

– Oh, ce sera un dîner froid. J’ai un peu de poulet et une salade, ça vous convient ?

– Certainement.

Et le détective la suivit à la cuisine.

*

– Je n’y comprends rien, murmura Michel. Duguay ne répond pas. Pourtant, c’est pas compliqué, se servir d’un téléphone, torrieu !

Le jeune détective s’impatiait et la façon de conduire de Danielle Louvain lui mettait les nerfs en boule.

– Mais où allez-vous comme ça ? demanda-t-il d’une voix rude. On tourne en rond, non ?

– Je vous en prie, fichez-moi la paix. La police nous suit.

– Quoi ?

– Ne craignez rien, on ne nous rattrapera pas.

– Sacrament ! Vous êtes folle, arrêtez-vous tout de suite, les policiers vont relever le numéro de la plaque et...

Juste à ce moment, une autre voiture-patrouille parut en sens inverse. Les policiers avaient dû communiquer entre eux pour bloquer la route à Danielle.

Le cri strident des sirènes se fit entendre, devant et derrière la voiture de Michel.

– Qu'est-ce qu'on fait ? Je fonce ? Je peux leur échapper, vous savez. Le trottoir est large ici et...

– Non, cria Michel. Stoppez !

– Comme vous voudrez.

Elle freina brusquement et si Michel n'avait pas eu sa ceinture de sécurité, il aurait pu s'écraser dans le pare-brise.

Quelques secondes plus tard, les policiers entourèrent la voiture, armes au poing.

– Descendez, ordonna un des agents. Les mains en l'air. Appuyez-vous sur la voiture.

– Un instant, je suis Michel Beaulac, nous étions sur la piste de dangereux criminels...

– Les mains sur le « top » de l'auto, le grand. Des contes de bonhomme sept heures, on en a déjà entendu.

Et la seconde suivante, un des policiers s'emparait du revolver de Michel Beaulac.

– Armé en plus, c'est du joli ! Un agent voulut toucher à Danielle, mais elle se retourna brusquement :

– Bas les pattes, je n'admets pas qu'on me fouille.

On fit tourner Michel et, à ce moment, un jeune policier s'écria :

– Mais il a raison, je le reconnais, c'est Beaulac qui travaille maintenant pour le Manchot.

– Qu'est-ce que je vous disais ? J'ai mon permis de port d'arme...

– Vous avez traversé une intersection sur un feu rouge, vous avez doublé des voitures par la droite, vous auriez pu tuer des dizaines de personnes.

– Ce n'est pas moi qui étais au volant, déclara Michel. Mademoiselle est cascadeuse, elle travaille pour notre agence, c'est un as du volant et rien ne lui fait peur.

– Vous allez nous suivre au poste, fit le plus âgé du groupe.

– Ne soyez pas ridicule. Donnez-nous des contraventions si vous voulez ; nous avons enfreint des règlements de circulation, c'est vrai, mais pourquoi nous arrêter ? demanda Michel.

– Je veux faire vérifier votre identité.

Cependant, l'agent qui connaissait Beaulac était d'avis qu'on devait les laisser partir.

À ce moment précis, un autre policier sortit d'une des voitures.

– Hé, vous avez fini ? On a un appel urgent.

Une voiture a été attaquée à la mitraillette, près d'ici. Possible qu'il y ait un mort.

Inquiet, Michel demanda :

– Vous avez la description de la voiture ?

– Non.

Le policier le plus âgé prit enfin une décision et s'adressant au plus jeune agent, il lui ordonna de dresser les contraventions.

– Écoutez, fit Michel, c'est mademoiselle Louvain qui était au volant. Remettez-lui les contraventions. Moi, je peux vous accompagner ? Ces coups de mitraillette ont peut-être quelque chose à voir avec les criminels que nous poursuivions. Vous vouliez que je vous accompagne, je suis prêt à vous suivre.

Le policier hésita puis il fit monter Michel à l'arrière.

– Vous pouvez me remettre mon arme ? demanda le détective.

– Seulement lorsque j'aurai vérifié vos papiers.

La voiture-patrouille partit en trombe, la sirène hurlant pour se faire ouvrir le passage.

Près de la rue Christophe-Colomb, ils aperçurent l'automobile arrêtée contre le gros arbre.

– L'automobile du Manchot ! s'écria Michel.

Une voiture-patrouille était déjà sur les lieux et une ambulance arrivait à pleine vitesse.

Michel sauta par la portière, même si l'automobile n'était pas encore complètement arrêtée.

– Il y a des blessés ?

Juste à ce moment, il aperçut Duguay avec du sang dans la figure. Celui-ci rassura Michel.

– Quelques éraflures seulement, monsieur Beaulac. J'ai vu la voiture à temps. J'ai senti le danger, je me suis jeté à plat ventre sur le siège. Les balles m'ont sifflé au-dessus de la tête. J'ai réussi à appliquer les freins avec ma main, mais il était trop tard, la voiture venait de s'écraser sur l'arbre. Heureusement, elle ne semble pas trop endommagée.

Michel s'attendait à une engueulade en règle de la part du Manchot. Il tenait à son automobile comme à la prune de ses yeux.

– Ne dites rien aux policiers, murmura le jeune détective.

Déjà les questions pleuvaient.

– Vous avez vu vos agresseurs ? Avez-vous relevé le numéro de la plaque ? Donnez une description de la voiture.

Calmement, Duguay montra tout d'abord ses papiers d'identité.

– Maintenant, si vous voulez bien, vous ne parlerez pas tous ensemble. Monsieur Dumont, mon patron, m'avait prêté sa voiture. Je ne me savais pas suivi. Une automobile noire s'est approchée de moi, j'ai eu juste le temps d'apercevoir la mitrailleuse et je me suis jeté à plat ventre, laissant le volant. J'ai appuyé sur le frein avec ma main, mais trop tard. Je vous accompagnerai au poste pour le rapport.

Lentement, il détacha une page de son calepin.

– Tenez, Beaulac, voici l'adresse où je devais

me rendre. Chargez-vous-en immédiatement. Faites les recherches nécessaires, monsieur Dumont attend de mes nouvelles.

Michel jeta un coup d'œil sur la feuille. Il comprit immédiatement qu'il s'agissait du numéro de plaque de la voiture.

Juste à ce moment, une autre auto-patrouille arriva, suivie bientôt de Danielle Louvain.

Sans attendre une seconde de plus, Michel alla retrouver la secrétaire.

– Descendez, ordonna-t-il. C'est moi qui conduirai. Vous, je vous retiens. C'est la première et la dernière fois que vous conduisez pour l'agence.

Danielle descendit en souriant et alla prendre place du côté du passager. Michel, en grognant, demanda :

– Et les contraventions ?

– Une seule, le policier s'est montré très gentil. Je suis accusée d'avoir brûlé un feu rouge, c'est pas plus grave que ça.

– Pas plus grave que ça ? Duguay aurait pu se

faire descendre, la voiture du Manchot a été démantibulée et si vous aviez conduit plus prudemment, nous aurions pu rattraper Duguay à temps. Quand le patron saura ce qui s'est passé, je crois que nous ne conserverez pas longtemps votre place de secrétaire.

– Évidemment, on va jeter tout le blâme sur mes frêles épaules. Mais si vous saviez comme je m'en fous. Ce n'est pas le travail qui manque pour les cascadeuses.

– Alors pourquoi avoir accepté de travailler pour l'agence ?

– Pour deux raisons précises. Premièrement, j'adorerais devenir femme-détective, comme Candy, et deuxièmement lorsque je vous ai vu, j'ai eu le coup de foudre.

Elle éclata de rire.

– Je sais que vous blaguez. De toute façon, sachez que moi, je vous déteste et je ferai mon rapport en conséquence.

– Je le sais. Candy m'a dit que vous aviez un sale caractère, je ne la croyais pas. Mais elle

disait vrai.

La voiture se stationna devant les locaux de l'agence. Michel avait enfin une piste. Il allait retracer rapidement le propriétaire de la voiture des criminels qui avaient cherché à abattre Duguay, en pensant avoir affaire au Manchot.

– Michel, une seconde.

Le jeune détective allait descendre. Il se retourna.

– Vous savez, je vous ai dit la vérité tantôt.

Et brusquement, Danielle Louvain se glissa dans ses bras et lui donna un long baiser puis, se dégageant, elle murmura :

– Parle-moi d'un homme qui ne craint pas de dire ce qu'il pense aux femmes. Je déteste les mous, qui n'ont pas de caractère.

VI

Un réveil brutal

Candy comprit tout de suite qu'elle vivait un cauchemar ; elle allait sûrement s'éveiller d'une seconde à l'autre. Des scènes comme celle-là, on peut en voir dans des films de troisième qualité, mais pas dans la vie de tous les jours.

Elle chercha à bouger. Elle regarda encore une fois autour d'elle. Non, elle ne dormait pas, elle était bel et bien éveillée.

Trois hommes l'entouraient. Elle était étendue sur une table. On lui avait attaché les bras et les jambes de chaque côté de la table. Sa robe était déchirée. On avait exposé complètement sa plantureuse poitrine.

Mais ce qui intriguait surtout Candy, c'étaient les trois hommes qui la surveillaient. Tous trois

portaient une chasuble noire et une cagoule de même couleur.

« Ça ne se peut pas. Je vais m'éveiller d'une seconde à l'autre. »

Un des hommes s'approcha.

– Je crois qu'elle a repris connaissance.

Il approcha sa cigarette du sein droit de Candy et le toucha rapidement. L'assistante du Manchot poussa un cri.

– Elle va pouvoir répondre à nos questions.

La voix était rauque. L'homme la camouflait. Il serait impossible de l'identifier.

– On a rarement vu une poitrine comme la tienne, la belle. On a des petites questions à te poser. Tu fais mieux d'y répondre, sinon, tu le regretteras.

Il fit un signe et un de ses comparses s'approcha de Candy. Sous sa longue robe noire, sa main apparut, tenant une petite bouteille.

– Acide chlorhydrique, ricana-t-il. Tu ne réponds pas et alors, on laisse tomber une goutte

sur le bout de ton sein. Ça creusera un petit trou. Oh, je sais, tu n'es pas obligée de nous croire.

Le troisième comparse s'approcha. Il tenait une petite cage. Candy ne put réprimer un frisson.

– Tu as bien vu, un rat... un gros rat d'égoût. Nous en avons capturé une dizaine que nous laisserons seuls avec toi, si jamais tu ne parles pas. Regarde bien la petite bête.

Le cagoulard qui tenait la bouteille à la main s'approcha. Le bouchon était muni d'un compte-gouttes. Une seule goutte sur la tête du gros rat et la bête se mit à crier, à sauter, à se tordre de douleur. Une fumée blanche s'échappait du sommet de son crâne.

Le tourment ne dura que quelques secondes. La bête s'écrasa dans le fond de la cage, morte.

– Tu vois comme ça brûle... il serait regrettable d'abîmer une si belle paire de seins.

Et en soulevant légèrement la tête, Candy aperçut la main de l'homme. Il tenait le compte-gouttes juste au-dessus de sa poitrine.

« Ce sont des maniaques, des fous. » Il lui

fallait gagner du temps. Elle savait fort bien que ses chances de sortir vivante de cette aventure étaient minces, mais elle ne voulait pas endurer des tourments indicibles.

– Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

Celui qui semblait le chef prenait un malin plaisir à la faire patienter. Ses mains glissèrent sur la poitrine de Candy, la caressant lentement.

– Il serait regrettable de détruire de si beaux monuments... et regardez, je n'ai qu'à l'effleurer et ses mamelons durcissent. C'est une passionnée, tu aimes ça, n'est-ce pas ?

– Je vous en prie, laissez-moi, je vais vous dire tout ce que je sais.

Une faible lueur éclairait l'appartement. Candy devina qu'elle était dans un sous-sol, peut-être un entrepôt. C'était très humide. Elle se souvint des films de série noire qu'elle avait vus au petit écran. Les membres de sociétés secrètes, des démons, se réunissaient dans les caves de châteaux hantés. Ordinairement, les cagouleurs portaient des cierges.

« C'est à peu près ça, songea-t-elle. Cette pièce doit être éclairée à la chandelle. »

Enfin, le chef du groupe cessa de la caresser. Il approcha un vieux banc de bois et s'assit à la hauteur de la figure de Candy. Il ordonna à celui qui tenait la bouteille d'acide de se tenir prêt.

– Nous en savons déjà beaucoup sur toi. Un seul mensonge et une goutte marquera ton sein pour toujours. Ton nom ?

– Candine Varin, on m'appelle Candy.

– Pour qui travailles-tu ?

– Robert Dumont, le détective privé qu'on surnomme le Manchot.

– Que faisais-tu dans l'appartement numéro 18 ?

– C'était le bureau de monsieur Réjean Aubry. Sa sœur, Marielle Fabien, a retenu nos services pour que nous enquêtions sur sa mort. Le patron m'avait demandé de fouiller le bureau.

– Qu'avez-vous trouvé ?

– Rien !

Elle vit le compte-gouttes s'approcher dangereusement.

– Je vous dis la vérité. J'ai consulté les dossiers. Tous se rapportaient à l'agence de monsieur Aubry. J'ai ensuite sondé les murs et là, j'ai découvert une bibliothèque camouflée dans la paroi. J'allais fouiller les livres, les dossiers, mais j'ai été assommée et je viens tout juste de reprendre connaissance.

Les trois hommes causèrent à voix basse, puis le chef demanda :

– Qu'est-ce que vous cherchiez exactement ?

Elle devait dire ce qu'elle savait. Parler, c'était l'unique façon de gagner du temps. Le Manchot s'inquiéterait de son absence et se lancerait immédiatement à sa recherche.

– Réjean Aubry faisait partie d'une secte. Nous ignorons tout de cette société secrète. Du moins moi, je ne sais rien des Libertas. Je pensais pouvoir trouver quelque chose dans ce bureau.

Nouveau conciliabule entre les trois bandits masqués. Pendant qu'ils parlaient à voix basse,

Candy avait réussi à tourner la tête et à voir les pieds de ceux qui la retenaient prisonnière. Il y avait une femme dans le trio. Les souliers ne trompaient pas.

– Bon, disons que vous n’avez rien découvert, mais votre patron, le Manchot, pour quelles raisons a-t-il accepté cette enquête ?

Candy venait de comprendre que les Libertas étaient à la recherche de documents importants. Aussi, elle inventa de toute pièce :

– Réjean Aubry a écrit à sa sœur lorsqu’elle était en Italie. Il lui a fait parvenir quelque chose, je ne sais quoi, peut-être un paquet ou encore une enveloppe. Elle ne devait confier cette enveloppe aux autorités que s’il mourait avant son retour au Canada. Elle a préféré engager le patron plutôt que de se confier à la police officielle.

La déclaration de Candy produisit l’effet désiré. L’homme assis près de sa figure se leva brusquement. Il s’éloigna et Candy, qui ne pouvait soulever la tête, le perdit de vue. Les deux autres le rejoignirent et l’opulente blonde poussa un soupir de soulagement en voyant la

main qui tenait la bouteille d'acide disparaître brusquement.

Le trio discutait âprement. Un seul des bandits, le chef, revint près de la table.

– Vous avez vu le document ?

– Non. Monsieur Dumont a refusé de le montrer. Je sais également que ce document n'est plus au bureau, j'ignore pourquoi. Je ne sais pas exactement ce dont il s'agit. Monsieur Dumont voulait que j'apporte tous les dossiers qui pouvaient avoir trait aux Libertas. J'ai l'impression qu'il lui manque certaines informations. Je vous jure que je vous ai dit tout ce que je savais. Nouveau conciliabule et l'interrogatoire reprit :

– Nous avons beaucoup entendu parler de Robert Dumont, le Manchot. J'ignore ce qu'il désire faire avec les documents qu'il a en sa possession, mais ça ne lui est d'aucune utilité. Alors, nous sommes prêts à lui proposer un échange.

L'homme n'avait pas besoin d'en dire plus

long. Candy avait deviné.

– Vous m’offrez ma liberté en échange des documents.

– C’est exactement ça.

– Je connais Robert Dumont. Il refusera, à moins que vous ne lui donniez une preuve que je suis bien vivante.

– Ne craignez rien, nous avons pensé à tout.

Candy espérait qu’on la libère et qu’elle puisse téléphoner à l’agence. Tous les employés du Manchot possédaient des codes secrets et pouvaient transmettre des messages sans attirer l’attention.

Le chef des ravisseurs s’éloigna pour revenir bientôt avec un magnétophone portatif, à batteries.

– Quand je vous ferai signe, vous parlerez. Vous direz simplement : « Ici Candy, je suis vivante. Obéissez-leur. » Compris ?

– Compris.

Le chef commença lui-même le message :

– Monsieur le Manchot. Votre collaboratrice, Candy, est notre prisonnière. Nous avons un marché à vous proposer. Pour savoir qu'elle est bien vivante, écoutez-la.

Il fit signe à Candy et lui plaça le petit microphone près de la bouche et elle lança l'appel convenu.

On écouta l'enregistrement et, apparemment satisfait, le chef déclara :

– Je continuerai à parler dans le récepteur.

S'adressant à celui qui avait tenu la bouteille d'acide, il ordonna :

– Tu vas rester ici et la surveiller.

Il vérifia les liens de Candy.

– Je te connais, continua le chef. Pas question d'abîmer la marchandise. Quant à toi, la belle, je te préviens, mon ami est un véritable sadique. Alors, si tu ne veux pas goûter à sa médecine, tu n'as qu'à te taire et à attendre les événements.

Quelques instants plus tard, Candy entendit une porte s'ouvrir. Une faible lueur pénétra dans la pièce. Le chef et la fille avaient dû enlever leur

costume et leur cagoule. La porte se referma.

L'homme que Candy craignait le plus, le maniaque à l'acide, revint près de la table.

– Ça a semblé te plaire, tantôt, quand le boss t'a touché les seins. Il n'est pas le seul à savoir apprécier les belles poitrines.

Et, de ses deux mains rudes, il caressa les seins de Candy. La blonde ne pouvait bouger. Soudain, elle sentit une main s'agripper à sa robe, pratiquement nouée à la ceinture,

– Mais qu'est-ce que vous faites ?

– Pourquoi ne pas en profiter pour s'amuser un peu, tous les deux ?

– Vous avez entendu ce que vous a dit votre chef. Il vous a demandé de me surveiller, pas autre chose.

Mais l'homme ne l'écoutait pas. Il déchira complètement la robe de Candy et, d'un coup sec, il fendit sa culotte en deux. Elle était complètement nue, les jambes écartées, les mains solidement liées à la table, incapable de se défendre contre ce malade. Plus rien ne pouvait

empêcher cet homme de la violer !

*

De retour au bureau, Michel mit le détective Landry au courant des derniers événements.

– Je vais appeler monsieur Dumont chez les Fabien.

– À votre place, je n'en ferais rien, dit Landry. L'accident dont a été victime Duguay n'apporte rien de nouveau à l'affaire, si ce n'est qu'il faut nous lancer tout de suite à la recherche de la limousine noire. Le Manchot est sur une piste. Si vous lui apprenez que sa voiture a eu un accident, vous le troublerez, il désirera des explications et tout ça ne fera que retarder notre enquête.

Déjà Landry s'était emparé d'un récepteur.

– Passez-moi ce numéro de plaque d'immatriculation, Beaulac, j'ai un ami qui va s'empresse d'interroger l'ordinateur.

Et à peine trois minutes plus tard, Landry avait

obtenu les renseignements demandés.

– D’après moi, la voiture a été volée.

– Comment ça ?

– Elle appartiendrait à John Connell de « J. Connell Industries », l’un des plus riches industriels du Québec. J’ai souvent entendu parler de cet homme qui remplit de nombreux contrats pour les gouvernements. Il ne se mêlerait sûrement pas à une attaque comme celle qu’on a dirigée contre Duguay en croyant qu’il s’agissait du Manchot.

Mais Dumont avait mis Beaulac en garde.

– Le patron m’a prévenu. Dans les Libertas, il peut y avoir des hommes possédant énormément d’influence. Qui nous dit que votre Connell n’est pas un de ceux-là ? Il a pu prêter l’une de ses voitures à ses hommes de main.

De toute façon, le renseignement ne pouvait guère aider dans les recherches. La voiture devait être cachée déjà dans un garage. Connell en possédait plusieurs à son nom. Ses industries étaient situées dans l’est de la métropole et sur le

vaste terrain de stationnement, les voitures devaient être nombreuses.

– Je ne vais pas demeurer ici, les bras croisés, à attendre. Je vais me rendre aux industries Connell. On ne sait jamais, je peux découvrir quelque chose.

– J’enverrai Duguay à la demeure de Connell. Il pourra surveiller les environs. Quant à monsieur Dumont, il est peut-être déjà parti pour les Laurentides. Il doit se rendre à un chalet qu’ont déjà habité les Aubry, durant leur jeunesse.

En effet, Roger Fabien, sitôt arrivé chez lui, était prêt à se mettre en route pour les Laurentides.

– Cependant, monsieur Dumont, je dois vous prévenir. Il est possible que j’aie été suivi.

– Comment ça ?

– Tout d’abord, un homme s’est informé sur mon compte, au bureau. Deuxièmement, quand je suis parti du bureau, j’ai remarqué une petite voiture rouge, une Chevelle, qui était derrière

moi. Or, pour éviter la circulation, j'emprunte toujours de petites rues. Les artères sont moins achalandées. Eh bien, à deux reprises, j'ai vu la Chevelle. Tantôt, avant de descendre, j'ai regardé autour. La Chevelle est stationnée juste au coin de la rue.

– Je n'aime pas ça du tout. Il ne faut pas qu'on nous suive dans les Laurentides. Il y a un moyen très simple de retarder ce poursuivant.

Le détective sortit par la porte arrière, s'avança dans la ruelle puis, lorsqu'il atteignit la rue, il aperçut la voiture. Deux hommes se trouvaient à l'intérieur. Il retourna rapidement chez les Fabien.

– Je peux me servir de votre appareil téléphonique ?

– Certainement.

Le Manchot se considéra comme chanceux ; le sergent-détective Pouliot était à son bureau.

– Il faut que vous me rendiez un service. Communiquez avec la police municipale.

Il parla de la Chevelle.

– Tout ce que je demande, c'est qu'on retarde ces deux hommes pour les empêcher de nous suivre. Je suis en compagnie de monsieur et madame Fabien et cette voiture rouge a suivi monsieur Fabien. Sitôt que nous verrons arriver l'auto-patrouille, nous partirons.

– Comptez sur moi, fit Pouliot en prenant en note l'adresse de la maison des Fabien et l'endroit où se trouvait stationnée la voiture rouge.

Le Manchot et le couple se préparèrent à sortir. Le détective resta posté devant la fenêtre, guettant l'arrivée de la police. Cinq minutes s'écoulèrent, puis une voiture-patrouille passa lentement devant la maison.

– Elle s'arrête au coin, allons-y, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Avant de grimper dans la voiture de Roger Fabien, le détective jeta un coup d'œil en direction de la Chevelle. Deux policiers causaient avec le conducteur, lui demandant sans doute ses papiers.

Fabien mit immédiatement sa voiture en marche et le trio s'éloigna rapidement. Bientôt, l'automobile s'engagea sur l'autoroute et la petite voiture rouge n'était pas derrière eux.

– Nous leur avons échappé, s'écria Fabien.

Le Manchot ne regrettait qu'une chose. Il n'y avait pas d'appareil téléphonique dans la voiture de Fabien. Il ne pouvait pas communiquer avec son bureau. Le sort de Candy l'inquiétait.

– Espérons que Michel et Landry s'en occupent.

*

Le maniaque, tout en dévorant des yeux le corps de la belle Candy, retira sa longue chasuble, mais conserva sa cagoule.

– Il vous a dit de ne pas abîmer la marchandise, lui rappela la blonde.

– Ne crains rien, je ne t'abîmerai pas. J'ai bien l'impression que tu n'es pas vierge, de toute

façon.

Et il se mit à déboutonner son pantalon.

Candy risqua le tout pour le tout.

– Vous avez entendu ?

– Quoi ?

– Un bruit à l'extérieur, je suis certaine que vos amis reviennent.

– Ça prend pas, la belle. Tu peux essayer tous les trucs du monde, je ne t'écouterai pas.

Et il se jeta sur elle, l'écrasant de tout son poids. Candy poussa un cri :

– Non, je ne veux pas, je ne veux pas !

Et elle se mit à hurler comme si on l'égorgeait.

– Ta gueule ! Tu as compris ?

Il lui mit la main sur la bouche et Candy chercha à le mordre. Mais l'homme riait comme un maniaque..

– Vous... vous m'étouffez, je ne peux plus respirer, réussit-elle à murmurer.

Pour toute réponse, Candy sentit la pression de la main augmenter sur sa bouche. Jamais elle ne s'était trouvée dans une telle situation. L'autre main du bandit la caressait. La jolie blonde n'en pouvait plus. Tout se mit à tourner devant ses yeux et elle perdit connaissance. C'était sûrement ce qui pouvait lui arriver de mieux.

VII

La cachette d'Amian

Les industries J. Connell occupaient une vaste superficie, dans l'est de la métropole.

Une haute clôture empêchait les intrus de s'introduire sur le site où se dressaient de nombreux bâtiments.

Michel aperçut une cinquantaine de voitures stationnées sur le terrain à la droite de la bâtisse la plus importante.

Un garde de sécurité était en poste dans une guérite, située près de l'entrée principale. Lorsqu'un ouvrier s'identifiait, il ouvrait immédiatement la barrière.

Michel Beulac possédait un insigne de détective privé qui pouvait mystifier n'importe qui, et lui permettait de faire croire qu'il était

membre de la police officielle.

Il s'approcha de la cabine dans laquelle se trouvait le garde de sécurité.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda ce dernier.

– Poser quelques questions. Je suis de la police !

Il montra son insigne rapidement.

– Je veux avoir des renseignements sur la voiture noire, la Lincoln appartenant à monsieur Connell.

Le garde se mit à rire :

– Ça ne prend pas, Beaulac, tu n'es qu'un simple détective privé.

Michel, surpris, dévisagea le jeune homme.

– On se connaît ?

– Oui. Moi aussi j'ai fait partie de la municipale. Ledoux mon nom, on a travaillé ensemble deux ou trois jours.

Le jeune homme paraissait sympathique.

– Tu n'es plus dans la police ? questionna Michel.

– J'ai perdu « ma job ». J'avais pris quelques verres alors que j'étais en service, j'ai eu un accident, j'ai été suspendu et on m'a conseillé de démissionner.

Il regarda autour de lui, d'un air inquiet :

– J'suis pas supposé jaser avec les visiteurs. Dis-moi, c'est payant de travailler pour le Manchot ? Dans les agences de sécurité, on reçoit des salaires minables, à peine le salaire minimum.

– Tu n'es pas le premier qui me dit ça. Tu sais, parfois le Manchot engage des types comme toi. On ne peut pas te promettre de travail régulier, mais les enquêtes qu'on confie aux agents spéciaux, c'est beaucoup plus payant que ton travail. Si on pouvait se rencontrer en dehors, on pourrait en jaser, si ça t'intéresse.

Le jeune homme bondit :

– Évidemment que ça m'intéresse, quand est-ce qu'on se voit ?

– Plus tard, tout d’abord, je veux que tu m’aides. Je recherche une voiture noire, une Lincoln.

Beaulac donna le numéro de plaque.

– Cette voiture appartient à ton patron. Tu l’as vue ?

– Pas aujourd’hui, mais je sais de quelle auto tu veux parler. Elle n’est pas ici, c’est regrettable. Qu’est-ce qu’il y a eu, un « hit and run » ?

– Ça ne te surprendrait pas ?

Des employés s’apprêtaient à sortir. Michel s’éloigna pour ne pas attirer l’attention puis, lorsque le jeune Ledoux fut seul, il revint à la cabine.

– Tu sais, ici, on rencontre toutes sortes de types. Le grand patron, c’est un gentleman, mais il a des « gardes du corps » et parfois, ce sont eux qui se servent de la Lincoln. Ce sont des types qui peuvent facilement se sauver à la suite d’un accident. C’est pour ça que tu recherches la voiture ?

– Pas tout à fait, mais elle a été mêlée à une

affaire louche.

Et pris d'une intuition subite, Michel ajouta :

– On recherche également une fort jolie blonde, une de nos assistantes qui enquêtait sur certains agissements de monsieur Connell, elle est disparue.

Ledoux semblait mal à l'aise. Il hésitait à parler.

– Beaulac, je finis à quatre heures, si on pouvait se voir pour discuter du Manchot et du travail qu'il pourrait m'offrir.

Michel eut un sourire épanoui. Le jeune garde allait sûrement l'aider.

– Mieux que ça, tu vas me remettre ta carte et je te téléphonerai, je te ferai rencontrer le Manchot lui-même, parole d'honneur.

– T'es un vrai « chum ».

Il baissa la voix :

– Ce matin, j'ai vu arriver une voiture, deux gardes du patron se trouvaient à l'intérieur. L'un était assis à l'arrière avec une blonde. Elle m'a

paru droguée ou bien elle dormait. Une fille avec une superbe poitrine.

– C'est elle. Je crois qu'on l'a enlevée.

– La voiture s'est dirigée vers les entrepôts désaffectés, tout au fond, à gauche, de vieux bâtiments qui sont inoccupés, c'est devenu des « niques à rats ». On devrait mettre le feu là-dedans. La voiture est repartie il y a à peine deux minutes, mais la fille ne semblait pas être dedans, à moins qu'on l'ait couchée dans la valise.

Michel demanda :

– Tu me laisses passer ? Je vais aller jeter un coup d'œil à ces entrepôts désaffectés.

– J'suis pas supposé.

– Disons que tu m'as pas vu. Un p'tit service en attire un autre, pas vrai ? Donne-moi ton numéro de téléphone, je t'appellerai d'ici quelques jours, c'est promis.

Ledoux donna son adresse et son numéro de téléphone et ouvrit ensuite la barrière.

Rapidement, Michel se dirigea vers la gauche. Quelques voitures étaient stationnées dans ce

coin, mais elles étaient beaucoup moins nombreuses qu'à droite.

Il descendit de voiture et se dirigea rapidement vers les deux gros bâtiments, des entrepôts qui risquaient de s'écraser à tout moment.

*

La voiture de Roger Fabien tourna à gauche et s'engagea sur une petite route. On pouvait apercevoir le lac Swell. Tout autour du lac et dans la montagne s'érigeaient des camps d'été.

– Nous sommes arrivés, dit Roger.

– Tenez, c'est ici le camp que nous habitons. Il a été rénové depuis. Plusieurs des villégiateurs du coin ont transformé leur camp en maison habitable à l'année longue, dit Marielle.

Et elle ordonna à son mari.

– Ne descends pas vers le lac, suis cette route, au bout ce sera facile de stationner, il doit sûrement y avoir encore des terrains vacants.

Roger trouva un endroit où la voiture ne gênait pas la circulation.

– Venez avec moi, fit Marielle. Si ça n'a pas été trop transformé, je sais par où passer pour grimper jusqu'en haut de cette montagne.

Ils retournèrent à la première intersection et la jeune femme emprunta un sentier se dirigeant vers la montagne.

– On ne doit sûrement pas monter souvent là-haut.

– Non, seuls des enfants y vont pour ramasser des fraises et des framboises.

La route devenait plus escarpée et Roger, qui semblait connaître le chemin, passa le premier et tendit la main à sa femme pour l'aider à monter. Le Manchot suivait sans aucune difficulté.

– Nous approchons, Roger, dit soudainement Marielle. Faut pas se rendre au lac. Tu vois toutes ces grosses roches à ta droite ? C'est là que se trouve la grotte dont je vous ai parlé.

Mais Roger eut beau chercher un passage, les herbes étaient hautes et personne ne semblait les

avoir foulées dernièrement.

– Dirige-toi sur cette roche en pointe, fit Marielle. Je me souviens parfaitement, cette pointe, c'était mon point de repère.

Il fallait marcher avec plus de prudence. Il y avait de nombreux trous. Ils ne présentaient pas un danger important, mais on risquait de s'y prendre un pied, de se fouler une cheville.

Non sans difficulté, on arriva à la grosse roche, plus pointue que les autres.

– J'ai déjà essayé de grimper sur cette énorme roche, quand j'étais enfant. J'ai glissé et j'aurais pu me briser un membre, dit Marielle.

Elle cherchait à s'orienter. Le Manchot regardait le sol.

– Quelqu'un est sûrement venu ici dernièrement, des branches sont cassées ; les herbes se sont redressées, mais pas les branches. Je crois qu'on doit se diriger vers la droite.

Marielle approuva.

– C'est ça, vers cet amoncellement de roches.

Cette fois, ce fut le Manchot qui ouvrit la marche. Il avançait presque à quatre pattes, scrutant le sol devant lui.

Bientôt, il se trouva face à de nombreuses roches.

– On ne peut aller plus loin.

– Attendez, laissez-moi chercher, fit Marielle. L'entrée de la grotte était presque au ras du sol. Quand Réjean se glissait à l'intérieur, c'était à plat ventre. Amian, aux dires de Réjean, ne mesurait que deux pieds de hauteur. C'était un nain, ou un gnome, un de ces personnages de conte, comme dans Blanche-Neige.

Marielle Fabien portait un pantalon, heureusement. Mais la boue et l'herbe lui tachaient les genoux. Elle n'y attachait aucune importance.

– C'est dans ce coin-ci, j'en suis certaine ; mais, avec les années, les roches ont pu s'enfoncer dans le sol, le passage souterrain n'existe peut-être plus.

Pourtant, le Manchot se savait sur la bonne

piste. C'était l'unique message qu'avait laissé la victime à sa sœur.

– Attendez, je crois que j'ai trouvé, cria soudain la jeune femme.

Rapidement, elle se mit à lancer au loin de petites roches qui cachaient une ouverture.

– C'est ici, c'est la grotte d'Amian !

Tout ça faisait revivre à sa mémoire de nombreux souvenirs de jeunesse. Elle se voyait, encore enfant, se lancer à la recherche de l'ami invisible de son grand frère.

– La grotte était plus grande que ça, autrefois. Réjean réussissait à y entrer à plat ventre et, une fois à l'intérieur, il pouvait se mettre à genoux.

– Laissez-moi voir, fit le Mancho. Il se pencha, glissa sa main sous les roches. Il y avait bien un espace vide.

– Nous aurions dû apporter une lampe de poche.

La journée achevait. Le soleil commençait à se dissimuler derrière le sommet des montagnes, en plus de jouer à cache-cache avec des nuages qui

l'empêchaient de projeter ses rayons vers le sol.

– Si on tentait de dégager un peu plus l'entrée de la caverne, proposa Roger.

– Ce ne sera pas facile ; ces roches sont trop lourdes, on ne pourra pas les déplacer.

Marielle repoussa ses deux compagnons.

– Vous êtes trop gros, tous les deux. Laissez-moi faire.

Elle se remit à plat ventre. Avec ses deux mains, elle grattait le sol, repoussant un peu de terre, créant une ouverture plus grande.

Le Manchet déclara :

– Votre frère n'a sûrement pas pénétré dans ce petit trou. S'il a caché quelque chose, ce doit être près de l'entrée.

Marielle glissa sa main dans la cachette, déplaçant son bras d'un côté et de l'autre.

– Attendez... il y a quelque chose... je crois que c'est une pierre... non, non, c'est du métal.

Et quelques secondes plus tard, elle retirait un coffre de métal de la cachette.

– C’est sûrement ce que Réjean est venu déposer ici.

Le coffre était presque neuf. Il y avait un peu d’humidité sur le couvercle mais il se trouvait certainement pas dans ce réduit depuis de nombreuses semaines.

Le Manchot l’ouvrit immédiatement.

– Qu’est-ce qu’il contient ? demanda Roger.

– Des papiers, des documents. Ça doit se rapporter aux Libertas.

Le détective sortit tous les papiers du coffre et, de la poche intérieure de son veston, il tira une grande enveloppe brune pliée en quatre.

Il déposa tous les documents dans l’enveloppe, enleva son veston et entrouvrit sa chemise.

– Qu’est-ce que vous faites ?

– Il vaut mieux prendre des précautions. On ne sait jamais ce qui peut nous attendre à notre retour à Montréal.

À l’aide de ruban gommé, il fixa l’enveloppe sur sa poitrine, attacha sa chemise et remit son

veston.

– Avez-vous des papiers sur vous, monsieur Fabien, des lettres sans importance ?

– Pas sur moi, non, mais j'en possède dans ma voiture. J'ai une serviette bourrée de documents.

– Parfait, descendons immédiatement.

Le retour se fit beaucoup plus rapidement. Bientôt, ils arrivèrent à la voiture de Fabien.

Ce dernier ouvrit le coffre arrière de sa voiture, sortit une serviette de cuir et tendit des documents au Manchot, des lettres sans importance, et ce dernier glissa le tout dans le coffre de métal.

– Maintenant, on retourne à Montréal et rapidement, fit le détective en prenant place sur la banquette arrière.

Roger s'installa au volant, il fit marche arrière et reprit la petite route qui contournait le lac. Enfin on s'engagea sur le chemin de gravier qui menait à Val David.

Dans une courbe, Roger aperçut une voiture stationnée sur l'accotement et un homme, debout

au centre du chemin, faisait des signes désespérés.

Marielle poussa un cri :

– Ah ça, mais c'est mon cousin ?

– Mais oui, c'est Bernard Lupien !

Roger freina brusquement. Marielle demanda :

– Qu'est-ce que vous faites ici, Bernard ?

L'homme semblait en fort mauvais état. Il avait peine à se tenir debout. Il avait un peu de sang séché sur la figure.

– Vous n'avez pas vu ma voiture quand vous vous êtes rendus au lac ? demanda-t-il.

– Je me souviens de cette voiture stationnée, dit Roger, mais je n'y ai attaché aucune importance.

Le Manchot se présenta au cousin.

– Que s'est-il passé ?

– Ce matin, je me suis souvenu de ce que Réjean avait écrit à Marielle. Aussi, je voulais la questionner sur le dénommé Amian.

– Vous avez donné rendez-vous à votre cousine ?

– Oui. Mais tout juste comme je sortais de chez moi, trois hommes ont foncé vers ma voiture. L'un s'est installé sur la banquette, à l'avant, près de moi. Il était armé.

Puis il expliqua rapidement qu'on l'avait menacé de mort.

– Ces hommes disaient que je savais où se trouvaient les documents que Réjean avait cachés. J'ai pensé qu'on allait me tuer. Alors j'ai parlé du lac Swell. Il y a plusieurs années, je suis allé au camp que possédait mon oncle. Alors les hommes m'ont ficelé solidement, l'un s'est installé au volant de ma voiture et les autres ont suivi dans une autre automobile. Nous sommes venus au lac. Là, ils ont interrogé ceux qui habitent le camp de mon oncle, ils ont même montré des photos de Réjean. Mais ils n'ont rien appris. Alors ils ont décidé de revenir à Montréal. C'est vous, Marielle, qu'ils désiraient rencontrer. La voiture s'est arrêtée ici. Les hommes m'ont obligé à descendre. J'ai pensé qu'ils allaient me

tuer. Ils m'ont frappé à la figure et à la tête ; je suis tombé dans le fossé et j'ai fait le mort. Ils ont dû croire que j'avais mon compte car ils sont partis dans la seconde voiture. Quand j'ai repris connaissance, j'ai reconnu votre voiture, Roger ; je savais que vous reviendriez, alors j'ai attendu ; je n'en puis plus... vous avez découvert quelque chose ?

– Oui, s'écria Marielle, dans la grotte d'Amian, on a trouvé ce coffre, il est rempli de documents.

Brusquement, Bernard Lupien se retourna vers le Manchot. Ce dernier n'eut pas le temps de se protéger. Bernard Lupien avait sorti un revolver de sa poche et il frappa durement le détective à la tête puis il retourna l'arme vers ses cousins.

– Je vous remercie pour tous les renseignements que vous m'avez donnés. Je vous laisse une chance : je pourrais vous tuer, mais mes patrons prendront la décision. En attendant, ma chère cousine, tu vas m'accompagner. Je te garde en otage. Alors, Roger, si tu tiens à retrouver ta femme vivante, tu n'as qu'à

demander au Manchot de se mêler de ce qui le regarde. Vous ne vous attendiez pas à cette surprise, n'est-ce pas ?

VIII

Le violeur

Michel voulut entrer dans le premier entrepôt mais un vieux cadenas avait été posé sur la porte. Le colosse ne s'attarda pas et alla jeter un coup d'œil au second entrepôt.

Cette fois, la porte était arrachée et il n'y avait plus rien à l'intérieur du bâtiment. L'assistant du Manchot allait sortir lorsqu'il entendit un véritable cri de mort, une femme appelait à l'aide.

Tout de suite, le détective songea à Candy.

« Ce doit être elle. On dirait que cette voix vient du sous-sol. »

En courant, Michel fit l'inspection de l'entrepôt. On n'entendait plus rien. La fille ne criait plus.

Tout au fond de la pièce, il y avait un vieil

escalier aux marches peu solides. Il menait au sous-sol.

Le grand Beulac n'hésita pas et descendit lentement, en évitant tout bruit. Au bas de l'escalier, une vieille porte était fermée. Il l'ouvrit facilement. Il se trouvait dans une pièce, faiblement éclairée par des lampes à l'huile, dont une était accrochée près de la porte et l'autre était suspendue à une poutre du plafond.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Michel fut la table placée juste sous la seconde lampe à l'huile. Il voyait des ombres sur cette table. Sans hésiter, il sortit son revolver et bondit en avant.

– Ne bougez pas. Haut les mains, sinon je tire.

Un homme se souleva et c'est alors que, sous celui-ci, Michel reconnut Candy, entièrement nue et solidement attachée, les jambes et les bras écartelés.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? bégaya l'homme.

– Écœurant de violeur !

Michel se rua sur lui. Il frappa l'homme avec

la crosse de son revolver et le type s'effondra.
Enragé, Beaulac le bourra de coups de pied.

– Arrête, tu vas le tuer ! Candy venait de reprendre connaissance. Michel arrêta de frapper et s'approcha de la table.

– Le maudit cochon, il t'a violée ?

– Non, non... il n'a pas eu le temps. Il voulait le faire, il aurait réussi sans ton intervention. J'ai perdu connaissance, quelques secondes seulement. Il n'a pas eu le temps.

L'homme étendu inconscient sur le dos, son pantalon à moitié baissé, respirait avec difficulté. Michel leva son revolver et le mit en joue.

– Non ! cria Candy.

– Laisse-moi lui tirer une balle, une seule, et plus jamais il ne pourra violer une fille.

– Libère-moi plutôt. Je n'en peux plus.

Michel arracha les cordes qui entravaient les bras et les jambes de Candy. La blonde se remit difficilement sur pied et ramassa ses vêtements déchirés.

– Je t’en prie, Michel, tourne la tête.

Le grand Beaulac ne put s’empêcher de rire.

– Je viens de te voir entièrement nue, et tout à coup tu deviens scrupuleuse !

Candy tentait de couvrir son corps avec ses vêtements déchirés. Ce n’était pas facile de se vêtir, mais elle réussit à se fabriquer un sarong avec ce qui restait de sa robe.

– Partons d’ici, ils vont revenir. Faisons vite.

– Qui ça « ils » ?

– Deux autres bandits, un homme et une femme. Ils sont allés téléphoner à Robert. Ils désirent certains documents, en échange de ma liberté.

Candy avait ramassé son sac à main, mais son revolver ne se trouvait plus à l’intérieur.

– Tiens, prends le mien et surveille ce violeur. S’il bouge, n’hésite pas à tirer. Je vais approcher ma voiture de la porte de l’entrepôt. Ça ne prendra que quelques secondes.

Michel monta rapidement l’escalier, sortit du

vieux bâtiment, retourna à sa voiture et vint se stationner juste devant la porte.

Il alla retrouver Candy.

– Tu peux marcher ?

– Oui. On ne m'a fait aucun mal. Je suis ankylosée, c'est tout. J'ai passé au moins deux heures attachée sur cette vieille table.

– Et tu veux me faire croire qu'ils ne t'ont pas violée ? Pourquoi t'ont-ils dévêtue ?

– C'est lui qui a arraché mes vêtements. On m'avait enlevé la partie supérieure de ma robe. On menaçait de me brûler les seins si je ne parlais pas.

– Monte vite et installe-toi à l'avant, dans la voiture.

Michel se pencha sur le type, le souleva et le plaça sur son épaule. Avant de sortir du bâtiment, il regarda autour de lui. Personne aux environs. Michel cria à Candy.

– Donne-moi mes clefs.

Il ouvrit le coffre arrière, y glissa le corps du

violeur, lui plia les jambes et ferma le coffre.

– Où allons-nous ?

– Au bureau, nous allons interroger ce violeur et il fait mieux de parler.

Lorsqu’il passa près de la barrière, il salua le jeune Ledoux.

– Merci de ta collaboration. J’ai retrouvé ma collègue. Si jamais on te questionne, tu n’as rien vu. Compte sur moi pour parler de toi au Manchot.

Michel stationna sa voiture dans la ruelle, à l’arrière de l’édifice dans lequel se trouvaient les locaux de l’agence de détectives du Manchot.

– Reste ici, Candy, je vais ouvrir la porte.

Sitôt entrée dans les locaux de l’agence, Candy se retira dans son bureau. Elle y gardait toujours quelques vêtements de rechange. Mais, après avoir enfilé un déshabillé, elle se rendit au gymnase et se jeta sous la douche.

Pendant ce temps, Michel avait jeté le corps du type sur le plancher.

Danielle Louvain et le détective Landry s'étaient précipités.

– Qui est-ce ?

Michel se pencha sur le type et lui arracha sa cagoule.

– Un maudit salaud qui a cherché à violer Candy. Et vous, Danielle, au lieu de l'examiner, remontez donc son pantalon.

– Je ne le regardais même pas.

Landry s'était rendu à la salle de bain. Il revint avec une grande serviette qu'il avait passé sous l'eau. Il l'appliqua sur la tête de l'homme et lui épongea la figure.

Enfin, le détective se releva et se tourna vers Michel.

– À votre place, j'appellerais une ambulance. C'est vous qui l'avez mis dans cet état ?

– Il a eu ce qu'il méritait, murmura Beaulac.

– Vous n'y êtes pas allé de main morte. Si les médecins n'interviennent pas, vous devrez faire face à une accusation de meurtre.

– J’aurais bien aimé lui poser quelques questions.

– Il ne parlera sûrement pas avant quelques heures.

Danielle était retournée à son bureau. Landry lui fit signe et, aussitôt, elle appela un service d’urgence et on promit d’envoyer une ambulance au plus tôt.

Candy parut dans la porte ; elle était vêtue d’une petite robe et se séchait les cheveux avec une serviette.

Elle regarda son agresseur, puis s’adressant à ses deux collègues, elle demanda :

– Vous le connaissez ?

– Non, dit Landry.

– Moi non plus, ajouta Michel. Puis il demanda à Landry :

– Des nouvelles du patron ?

– Aucune. Tout ce que je sais, c’est qu’il devait se rendre en dehors de Montréal avec les Fabien. Le lieutenant-détective Pouliot a

téléphoné. Le patron lui avait demandé son aide pour éloigner des poursuivants. Depuis, nous n'avons aucune nouvelle.

Les ambulanciers arrivèrent. On conduisit le blessé à l'hôpital. Michel prévint les policiers et un sergent se présenta bientôt au bureau où il prit les dépositions de Candy et de Michel.

– J'ai frappé cet homme, avoua le jeune détective, j'étais armé et j'aurais été dans mon droit si je l'avais descendu. Je ne l'ai pas fait. Je l'ai frappé avec la crosse de mon revolver et avec mon pied.

Le sergent décida de se rendre à l'hôpital.

– J'espère pour vous, Beaulac, qu'on pourra lui sauver la vie ; autrement, vous aurez à répondre à une accusation de meurtre ou d'homicide involontaire.

– Il ne manquait plus que ça, murmura Michel. Le téléphone sonna et Danielle répondit.

– C'est monsieur Dumont, s'écria-t-elle. Il demande à parler à l'un de ses assistants.

Candy voulut prendre le récepteur, mais

Michel la devança. Après tout, c'était lui le doyen des employés de l'agence.

– Ici Michel, dit-il. Où êtes-vous, patron ?

– À Val David ! Dans un peu plus d'une heure, je serai au bureau. Convoque immédiatement le détective Pouliot. Ce n'est pas tout, prends en note le numéro de plaque d'immatriculation de cette voiture.

Beulac nota le numéro que lui dicta le Manchot.

– Demande à Pouliot de faire rechercher cette voiture. Elle est partie de Val David et se dirige vers Montréal. Qu'il soit prudent. La voiture est conduite par Bernard Lupien. Le cousin de madame Fabien fait partie des Libertas. Marielle est sa prisonnière. S'il se sent cerné, il est capable de la tuer.

– Vous voulez dire que le cousin qui s'est occupé des funérailles faisait partie de cette fameuse secte ?

– Oui, et je vous réserve bien d'autres surprises, vous allez tomber des nues. J'ai en ma

possession des documents importants. Fais ce que je te demande, Michel et je vous retrouve au bureau.

– Que s’est-il passé, patron ?

Mais déjà, le Manchot avait raccroché. Que s’était-il donc passé exactement sur la route du lac Swell ?

*

Marielle Fabien n’était pas encore revenue de sa surprise. Assise près de Bernard Lupien, elle ne savait plus que penser.

– Tu fais partie de ce groupe, Bernard ?

– Depuis plusieurs années ; c’est même moi qui ai intéressé Réjean aux Libertas. Mais Réjean avait un grave défaut, un vice, il se droguait. Il avait un besoin urgent d’argent. Il possédait des documents précieux, alors il a voulu faire chanter les grands patrons. Par le fait même, il a signé son arrêt de mort. Mais les Libertas ont fait une erreur, ils n’ont pas agi assez rapidement. Réjean

avait eu le temps de cacher les documents.

Se retournant vers sa cousine, Bernard Lupien ajouta :

– Si tu t'étais mêlée de tes affaires, si tu n'avais pas engagé ce Manchot, personne ne se serait douté que nous avons fait assassiner Réjean. Il n'a pas souffert, tu sais. Une petite infection et son cœur a flanché. Tout avait été préparé. La voisine était au courant. On avait acheté son silence. On a appelé un faux médecin de nos amis, le certificat a été signé. Sans ton intervention, il n'y aurait pas eu tous ces assassinats. À cause de toi, un des meilleurs détectives du Québec sera assassiné.

– Vous ne tuerez pas le Manchot. Je suis certaine qu'il va nous rattraper.

– Jamais.

Bernard Lupien se mit à rire comme un fou.

– Ma pauvre Marielle, si tu savais... Tu ne t'es jamais demandé comment les Libertas avaient appris aussi rapidement ce que tu avait fait, ta visite chez le Manchot, ton intervention auprès de

la police ? Tout de suite, nous avons éliminé les témoins gênants. Tu ne t'es jamais demandé comment les Libertas ont pu être si rapidement renseignés ?

– Vous me surveilliez ?

– Oui, c'était très facile, et n'attends surtout pas de secours du Manchot. Roger est un membre des Libertas !

– Quoi ?

– Roger, ton mari, tout comme Réjean ton frère, tout comme moi, nous faisons tous partie des Libertas. Au moment où je te parle, ton mari est en train de faire disparaître le cadavre du Manchot. Il ne reste qu'une seule personne à éliminer et tout danger sera écarté.

Marielle criait comme une folle. Elle savait que Bernard mentait.

– Roger ne fait pas partie de votre groupe, j'en suis certaine. Tu est fou, Bernard.

– Pas du tout, ma chère cousine. Vois-tu, les grands patrons nous ont donné des ordres précis. Lorsque le Manchot aura découvert les

documents, nous a-t-on dit, faites disparaître madame Fabien et ce détective handicapé. Roger n'aurait jamais été capable de te tuer. Alors, il a décidé de se charger du Manchot et c'est moi qui dois te faire disparaître.

La voiture venait de quitter l'autoroute. Marielle, comme une folle, chercha à ouvrir la portière. Elle voulait se jeter hors de la voiture.

IX

Le grand nettoyage

Le Manchot, étourdi, avait été projeté au sol par Bernard Lupien. Il entendit l'homme faire des menaces, puis se diriger vers sa voiture en compagnie de Marielle Fabien.

Comme Robert Dumont se relevait, il vit la voiture de Lupien s'éloigner dans un nuage de poussière.

Roger, le mari de Marielle, s'approcha vivement du Manchot.

– Comment vous sentez-vous ?

– Ça va !

– Vite, montez, nous allons nous lancer à leur poursuite.

– Pourquoi ?

Roger s'écria :

– Comment, pourquoi ? Mais Marielle est sa prisonnière. Il va la tuer.

Le Manchot était d'un calme étonnant.

– Votre cousin est un idiot, n'est-ce pas ?

– Comment ça ?

– De loin, il reconnaît votre voiture. Il aurait pu en arrêter une autre, mais il a attendu la vôtre. Il enlève votre femme, prend le petit coffre, vous fait des menaces et, pourtant, lui qui fait partie d'une bande de criminels, il ne nous descend pas. Il aurait pu nous tuer tous les deux.

– Il ne savait plus ce qu'il faisait, dit Roger.

– Ou encore, il aurait pu mettre votre voiture hors d'état de fonctionner, vous ne croyez pas ? Il ne l'a pas fait. Pourquoi ?

– Je l'ignore. Mais nous avons perdu trop de temps. Montez dans la voiture, monsieur Dumont. Une fois au village, nous demanderons l'aide de la police. Je vais vous aider.

Roger Fabien passa derrière le Manchot mais

avec la rapidité de l'éclair, ce dernier se retourna. Il lui allongea une droite. Roger tomba à genoux. Il porta la main à son veston et sortit un revolver. Mais déjà la main gauche du Manchot se serrait autour de son poignet avec une force extraordinaire. Roger Fabien poussa un cri de douleur, laissa échapper son revolver et le Manchot entendit des os craquer. Il desserra alors son étreinte.

– Vous avez raison, nous allons retourner à Val David et, de là, je téléphonerai. J'en ai long à raconter aux policiers. Maintenant, j'ai tout deviné : c'est vous, Roger Fabien, qui deviez me descendre. C'est pour ça que Bernard Lupien nous a laissés seuls, tous les deux.

– Vous êtes fou, vous ne savez pas ce que vous dites, Manchot. C'est moi qui vous ai engagé pour démasquer ces criminels et voilà que vous m'accusez.

Sans répondre, le Manchot obligea Fabien à retirer son veston. Il lui déchira sa chemise et se servit des lambeaux pour lui ligoter solidement les mains derrière le dos. Il l'obligea à monter à

l'arrière de la voiture et lui attacha solidement les chevilles. Enfin, il lui enfonça dans la bouche un morceau de tissu et lui mit un bâillon.

Le détective plaça son prisonnier à plat ventre entre les deux banquettes. Une couverture de laine qui se trouvait sur le siège fut rabattue par-dessus le prisonnier.

Robert Dumont, le sourire aux lèvres, s'installa au volant de l'automobile de Fabien.

Il triomphait sur toute la ligne. Mais s'il n'avait pas vu clair dans le jeu de Roger Fabien, il était persuadé que ce dernier n'aurait pas hésité à l'assassiner. Il aurait pu cacher le corps loin dans la montagne, et on aurait mis des jours avant de découvrir les restes de l'as détective !

*

La voiture-patrouille qui circulait sur l'autoroute, en direction de Montréal, aperçut la Pontiac de couleur or, portant le numéro qu'on venait de donner sur les ondes.

Les ordres avaient été précis :

– Signalez le passage de cette voiture mais ne tentez pas de l'arrêter. Le conducteur tient une femme en otage.

Aussitôt, le policier décrocha son micro et communiqua avec sa centrale.

– Donnez votre position exacte. Nous ferons suivre cette voiture par nos patrouilles anonymes.

Les patrouilles anonymes sont des voitures de marque courante, sans aucune identification, mais au volant desquelles se trouvent des policiers en civil.

Quelques minutes plus tard, le patrouilleur entendit dans son haut-parleur :

– L'automobile Pontiac quitte l'autoroute. On se dirige vers le lac Connelly, vers les montagnes.

– Suivez de loin, nous envoyons du renfort. N'intervenez que sur nos ordres.

– Entendu, fit la voix du patrouilleur.

– Tu perds ton temps, ma chère cousine, la portière ne s’ouvre pas. Tu vois, j’ai pris mes précautions.

La voiture ralentit. On était sur le chemin menant au lac Connelly.

– Aussi bien en finir tout de suite, dit Bernard. Je déteste avoir à t’éliminer.

– Attends, Bernard. Tu as regardé à l’intérieur du coffre de métal ?

– Non.

– Et si Réjean vous avait tous trompés, moi la première, s’il avait caché ses documents ailleurs ?

Marielle se rappelait que son mari n’avait pas mentionné à Bernard que le Manchot possédait les véritables documents sur lui.

Bernard arrêta la voiture, prit le coffre et l’ouvrit.

– Ah çà, mais ces documents appartiennent à ton mari ?

Marielle se mit à rire nerveusement. Malgré le

tragique de la situation, elle réfléchissait. Devant la mort, on devient parfois ingénieux.

– Réjean n'a pas réussi à vous faire chanter, mais Roger le pourra lui. Vous êtes tous des idiots. Roger a découvert les documents. Il s'est rendu au lac Swell avant nous tous. Il a pris les documents et les a remplacés par des papiers sans importance.

« Le rat ! » murmura Bernard.

Puis, à haute voix, il ajouta :

– Il ne perd rien pour attendre !

Il remit la voiture en marche et continua sa route vers les montagnes.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne retournes pas en arrière pour rejoindre Roger ? Vas-y, tue-moi si tu veux, mais moi seule je sais où Roger ira se cacher.

– Ta gueule, je réfléchis.

Il se demandait si sa cousine disait réellement la vérité. De toute façon, il devait l'éliminer. Dans la montagne, il trouverait sûrement un sentier désert où il pourrait cacher le corps.

Soudain, une voiture qui venait en sens inverse fit une embardée. Le conducteur avait sans doute perdu le contrôle à cause d'une crevaison. L'automobile s'arrêta au centre de la chaussée et un homme en descendit.

Bernard Lupien dut freiner. C'était la seule chose à faire. L'homme accourut vers sa voiture.

– C'est mon volant qui s'est brisé. J'aurais pu me tuer, aidez-moi, on va pousser ma voiture sur l'accotement.

Bernard lança un coup d'œil à Marielle.

– Ne bouge pas de là, je te préviens, autrement il y aura un massacre, murmura-t-il de façon à ne pas être entendu par l'automobiliste en panne.

Une autre voiture venait de s'arrêter derrière celle de Lupien. Ce dernier descendit de son auto, mais en apercevant l'autre conducteur qui s'approchait, il déclara :

– Je préfère demeurer dans ma voiture. J'ai été victime d'un infarctus dernièrement. Je vous aurais aidé, mais puisque monsieur...

Il allait remonter, mais l'un des deux hommes

le poussa contre la portière pendant que l'autre, rapidement, le fouillait.

– Ta promenade est terminée. Police !

Lorsqu'on l'eut désarmé, on lui mit les menottes. Un des hommes alla ouvrir l'autre portière et fit descendre Marielle.

– Vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes en sécurité, mademoiselle.

Marielle se mit à crier, elle n'en pouvait plus.

– Sur la route de Val David... mon mari, dans sa voiture. Il fait partie des Libertas. Il va assassiner le Manchot. Il va le tuer...

Elle s'écrasa dans les bras du détective et perdit conscience.

Heureusement, une troisième voiture arrivait. On fit asseoir Marielle Fabien à l'arrière pendant qu'un des policiers communiquait avec ses supérieurs.

– La femme que nous avons libérée nous a parlé du Manchot, de son mari... ce dernier a reçu l'ordre d'assassiner le détective privé !

– Interrogez madame Fabien afin d’avoir plus de détails.

– Elle est en proie à une crise nerveuse.

– Faites votre possible, il faut en savoir plus long.

Le détective retourna à la voiture, où Marielle avait repris connaissance.

– Comment vous sentez-vous, madame ?

Marielle éclata en sanglots :

– Je ne puis croire que tout ça soit arrivé, mon frère, puis mon cousin et maintenant mon mari...

– Vous avez parlé du Manchot, il s’agit bien du détective Robert Dumont ?

– Oui. Nous sommes allés au lac Swell, tous les trois, Roger, monsieur Dumont et moi.

– Roger, c’est votre mari ?

– Oui.

Le détective ne comprit absolument rien ; lorsqu’elle parla d’une grotte, d’un homme qui s’appelait Amian, et des documents que le Manchot portait sur sa poitrine. Enfin, elle relata

l'intervention de Bernard Lupien.

– Je ne savais pas, je croyais que mon mari... mais Bernard l'a laissé avec le Manchot. Il doit le tuer, mon mari était au courant de tout. Il fait partie des Libertas.

– Donc votre époux est avec Robert Dumont et il a l'ordre de l'assassiner ?

– Oui et ils sont dans l'automobile de mon mari. Ils sont sur la route de Val David.

Elle donna la description de la voiture. Cette fois, les policiers en savaient assez long. Ils communiquèrent avec la centrale pour transmettre tous les renseignements.

*

Le Manchot avait terminé son appel. Il retourna à la voiture. Il préférerait ne pas quitter la région immédiatement, comptant rappeler au bureau. Une trentaine de minutes plus tard, deux voitures de la police, l'une de la police de la province et l'autre de la police de Val David,

s'arrêtèrent brusquement près de lui.

– Vos papiers, fit un des hommes en descendant.

Lentement, le Manchot sortit sa carte d'identité.

– Vous êtes Robert Dumont ?

– Oui.

– Mais on vient de nous prévenir qu'un homme du nom de Roger Fabien a reçu l'ordre de vous tuer !...

– Je sais, messieurs, mais comme vous pouvez le constater, je suis bien vivant. Quant à ce monsieur Fabien...

Il se pencha à l'intérieur de la voiture et retira la couverture de laine.

– Regardez entre les deux sièges.

On imagine la surprise des deux agents lorsqu'ils aperçurent Roger Fabien, tout recroquevillé, les poignets et les chevilles solidement ficelés.

– Laissez-le là, ordonna le Manchot. Je veux

le ramener moi-même à Montréal. Il ne risque pas de s'évader. Vous pouvez communiquer avec le sergent-détective Pouliot. Il doit se rendre à mon bureau afin d'interroger cet homme.

L'agent du système provincial retourna à sa voiture pour communiquer avec ses supérieurs. Le Manchot questionna le policier de Val David.

– Pourquoi avez-vous arrêté cette voiture ?

– Un appel que nous avons reçu. Une dame Fabien a déclaré que l'homme qui était au volant avait reçu l'ordre d'assassiner le Manchot.

Le détective comprit que Marielle Fabien était saine et sauve et qu'elle connaissait la vérité au sujet de son mari.

L'ordre de rechercher la voiture de Roger Fabien fut rapidement annulé et on ordonna au Manchot de retourner rapidement à Montréal. On l'attendait à son bureau.

Lorsque le détective arriva aux locaux de son agence, il poussa Roger Fabien devant lui.

Il y avait foule dans la grande salle d'attente. On venait d'y amener Bernard Lupien et Marielle

Fabien, deux policiers provinciaux les accompagnaient. Le sergent-détective Pouliot et deux de ses aides attendaient l'arrivée du Manchot. Enfin, les détectives Landry et Duguay, tout comme Candy, Michel et Danielle, la secrétaire, n'avaient pas quitté les bureaux. Tous avaient hâte de connaître la vérité.

En voyant paraître son mari, Marielle se précipita dans ses bras.

– Roger ! C'est pas possible, dis-moi que ce n'est pas vrai. Tu ne fais pas partie de ce groupe de tueurs ?

Il repoussa brusquement sa femme.

– Les Libertas ne sont pas des assassins. Les derniers événements nous ont obligés à éliminer Réjean. Mais si tu n'avais pas insisté, si tu n'avais pas engagé le Manchot, tout serait entré dans l'ordre.

– Mais pourquoi, pourquoi faire partie de cette secte secrète ?

– Parce que je suis fatigué d'être exploité par nos gouvernants, par ceux qui sont riches. Le

pouvoir doit revenir à l'homme du peuple. Ici, au Québec, les séparatistes n'ont pas réussi, ils n'étaient pas assez forts, ils n'avaient pas le support nécessaire du reste du monde. Les Libertas deviendront les maîtres de la terre.

Bernard intervint.

– Tais-toi Roger, tu parles trop !

Le Manchot raconta ce qui s'était passé dans les Laurentides, puis il retira son veston et commença à détacher sa chemise.

Michel se pencha vers Candy.

– Il a probablement entendu dire que tu t'es montrée à poil et il veut te faire concurrence.

– Tais-toi, espèce d'idiot ! fit la blonde en rougissant jusqu'aux oreilles.

Le Manchot enleva sa chemise puis il arracha le ruban adhésif qui retenait les documents.

Le sergent-détective Pouliot s'avança immédiatement, suivi de Candy et de Michel. Tous voulaient jeter un coup d'œil sur les documents qui avaient été la cause de plusieurs morts violentes.

– Allons, du calme, dit le Manchot.

Il plaça les documents sur le bureau de Danielle. Candy et Michel décidèrent de demeurer à l'écart. Le Manchot et Pouliot jetaient un coup d'œil sur les papiers.

– C'est bien ce que je pensais, fit Dumont, une liste des dirigeants, ici au Québec.

– Ici une description des activités secrètes des Libertas, ça va nous aider à éclaircir le mystère entourant les nombreux attentats.

Le Manchot consultait la liste secrète.

– Incroyable ! Évidemment, le nom de Connelly figure, mais il n'est pas le seul. Il y a des hommes d'affaires, des chefs d'entreprise, des politiciens ; jamais je n'aurais cru qu'une telle organisation puisse exister... tiens, il y a même des révolutionnaires qui font partie du groupe.

– S'il le faut, dit Pouliot, nous publierons cette liste dans les journaux. Nous allons mettre un terme aux activités des Libertas, ici au Québec.

Bernard Lupien ricana :

– Jamais vous ne pourrez nous arrêter, cette liste n'est que partielle. Allez-y, faites de la publicité au mouvement, ça nous aidera à recruter de nouveaux membres.

Le Manchot se retourna brusquement :

– Vous ne recruterez absolument rien, vous Lupien, car vous serez accusé d'avoir assassiné votre cousin et d'avoir voulu tuer également Marielle Fabien.

Il protesta :

– Je n'ai pas tué Réjean. J'ai accepté de m'occuper des funérailles, d'éloigner tous les soupçons, mais je ne l'ai pas tué.

– Moi non plus, cria Roger, jamais vous ne pourrez m'accuser de meurtre. Après tout, ce n'est pas un crime de faire partie d'un mouvement qui désire la liberté des peuples.

– Ce sera à vos pairs de vous juger.

Pouliot décida d'apporter tous les documents au bureau. On allait en faire des photocopies. Marielle Fabien vit partir son mari encadré de deux policiers. Elle éclata en sanglots.

– Nous nous aimions, nous étions heureux tous les deux. Pourquoi Roger s'est-il joint à ce groupe, pourquoi ?

Le Manchot tenta de la rassurer.

– Si l'enquête prouve que votre mari n'a pas participé directement aux divers meurtres, on le remettra probablement en liberté. Il ne faut pas oublier qu'il était en Europe lorsque la majorité de ces crimes ont été commis.

– L'enquête sera sûrement fort longue, conclut Pouliot, et il ne sera pas facile de découvrir les véritables assassins... à moins évidemment que certaines personnes se décident à parler. Mais je n'y crois pas trop.

Cependant, une chose était certaine. Maintenant que la police officielle possédait des listes de noms, les membres diminueraient leurs activités. On cesserait les attentats criminels.

Bientôt, les policiers quittèrent tous le bureau du Manchot. Candy offrit d'aller reconduire Marielle Fabien. Au lieu de rentrer chez elle, elle préférait se rendre chez ses parents qui habitaient

Laval.

Landry demanda au Manchot :

– Nous pouvons vous parler ? Duguay a une nouvelle à vous apprendre qui ne vous fera certainement pas plaisir.

Le détective allait probablement raconter au Manchot que sa voiture était dans un garage, partiellement démolie.

Dumont fit passer ses deux collaborateurs dans son bureau.

– Carabine, murmura Michel, c'est sûrement moi qu'on va blâmer.

Le grand Beaulac aurait bien aimé quitter le bureau, mais il attendait des nouvelles de l'hôpital et de l'homme qu'il avait blessé. La jolie Danielle Louvain le vit entrer dans son bureau et alla le rejoindre.

– Michel, allez-vous dire à votre patron que nous avons été arrêtés, que c'est moi qui étais au volant et que...

Elle s'était approchée de lui.

– C’est vrai ce que vous avez dit, cet après-midi, vous me détestez et vous allez tout faire pour que monsieur Dumont me chasse ?

– Vous savez bien que non.

– Vous êtes un ange.

Et elle voulut se jeter dans ses bras, mais Michel la repoussa de la main.

– Vous oubliez une chose, Danielle. On ne vous a pas parlé de Yamata ? Elle travaillait ici. Nous nous aimons, elle a été victime d’un attentat et elle se repose maintenant dans une maison de convalescents et...

– Vous devez l’épouser, je sais. Et moi, je ne me marierai jamais, j’aime trop les hommes pour ça, surtout ceux qui sont grands, forts...

Et pour la seconde fois, elle se rapprocha de lui. Michel se souvenait du baiser qu’ils avaient échangé dans la voiture. Le grand Beaulac n’avait pas tenu une femme dans ses bras depuis des semaines. Un peu plus tôt, sans se l’avouer, il s’était senti fort troublé devant le corps nu de Candy.

Il prit Danielle dans ses bras et le baiser qu'ils échangèrent fut long, passionné. Ils n'entendirent même pas la porte s'ouvrir.

– Quand vous aurez fini de vous embrasser tous les deux...

Danielle et Michel se séparèrent brusquement. Le Manchot était debout dans l'encadrement de la porte.

– Mademoiselle Louvain, fit-il d'une voix rageuse, je ne vous ai pas engagée pour flirter avec mes employés. Je vous ai d'ailleurs prévenue. Et j'ai retenu vos services comme secrétaire pas à titre de cascadeuse. Vous, vous cherchez un autre emploi.

La jeune fille sortit rapidement du bureau.

Robert Dumont était véritablement enragé.

– Quant à toi, Michel, j'ai deux mots à te dire. Premièrement, je trouve ta conduite scandaleuse pour un homme qui parle de se marier sitôt que sa fiancée sortira de l'hôpital. J'ai défendu à tous mes employés de flirter entre eux. Il me semble que c'est clair ?

Michel ne put s'empêcher de songer :

« On dirait presque'il est jaloux ! »

Le Manchot continuait :

– Duguay s'est excusé au sujet de l'accident... avec ma voiture... ma voiture... ma voiture que toi, tu lui as dit de prendre.

– Mais boss...

– Tu vas payer toutes les réparations, Michel Beaulac, tu entends ? Et si ma voiture ne peut être remise à neuf, je retiendrai une partie de ton salaire, toutes les semaines, jusqu'à ce que je puisse m'en acheter une neuve.

– Qu'est-ce que vous attendez de moi, que je démissionne ?

La porte du grand bureau était ouverte. Landry, Duguay et Danielle entendaient tout ce qui se disait.

– Si j'ai pris cette décision concernant votre voiture, c'était pour vous protéger, malgré vous. Si Duguay n'avait pas fait comme je lui ai dit, si on ne l'avait pas pris pour vous, vous auriez sans doute été descendu par les Libertas. Mais allez

donc espérer de la reconnaissance de la part d'un patron qui crève de jalousie ! Qui est amoureux de sa secrétaire !

– Quoi ?

– Danielle Louvain m'a supplié de ne pas vous dire qu'elle avait conduit mon automobile à une vitesse folle. Vous vous vengez d'elle parce qu'elle m'a embrassé pour me remercier. Moi, je n'en veux pas de cette fille, je vous la laisse, et je vous remets ma démission si vous la désirez.

Le Manchot s'était subitement calmé.

– Nous nous emportons inutilement, Michel, excuse-moi. J'ai les nerfs en boule avec toute cette affaire. J'aurais dû te féliciter. Tu as sauvé Candy et...

– Je me fous de vos félicitations ! Tout ce que je demande, c'est que Danielle Louvain ne soit pas congédiée à cause de moi.

Le Manchot n'eut pas le temps de répondre. La sonnerie du téléphone se fit entendre.

L'appel était pour Michel Beaulac. Le jeune détective prit le récepteur.

– Beaulac ?

– Oui.

– Ici le sergent-déetective Pouliot. J'ai tenu à vous rappeler personnellement. L'homme que vous avez frappé lorsque vous avez libéré Candine Varin vient de mourir.

– Quoi ?

– Fracture du crâne. Vous l'avez frappé à la tête avec vos pieds, alors qu'il était étendu par terre, c'est bien ce que vous avez déclaré, n'est-ce pas ?

– Je ne croyais pas avoir frappé si fort.

– Des policiers sont en route vers votre bureau. Vous êtes en état d'arrestation. J'espère pour vous que vous pourrez vous en tirer avec une accusation d'homicide involontaire. Mais ça s'annonce mal, vous n'aviez pas à frapper un homme déjà inconscient.

– Je vous remercie d'avoir appelé.

Michel raccrocha et, se tournant du côté du Manchot, il lança d'une voix hargneuse :

– Vous devez être content ? Vous allez vous débarrasser de moi. La police sera ici dans quelques instants. J’ai tué un homme et je serai probablement accusé de meurtre. Vous n’aurez donc plus à vous plaindre de moi puisque je finirai mes jours au pénitencier.

Michel Beaulac exagère, il voit tout en noir. Il sait fort bien qu’il s’en sortira probablement avec une sentence suspendue, ou quelques mois de détention.

Quelle décision rendra le jury dans le cas de cette mort ?

L’arrivée de Danielle Louvain, cette fille qui semble aimer tous les hommes, ne risque-t-elle pas de semer la zizanie entre les employés de l’agence ?

Quand Michel a dit au Manchot que ce dernier avait engagé cette fille parce qu’il en était amoureux, le détective n’a pas protesté. Michel aurait-il vu juste ?

Le prochain chapitre des aventures de Robert Dumont, le Manchot, apportera une réponse à

plusieurs de ces questions.

Nous encourageons nos lecteurs à suivre, avec régularité, les prochaines parutions du seul roman policier québécois « Le Manchot ».

Cet ouvrage est le 440^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.